

Collection Architectures traditionnelles

série thématique

dirigée par Christian Seignobos

LA CASE OBUS

HISTOIRE ET RECONSTITUTION

Christian Seignobos / Fabien Jamin

ÉDITIONS PARENTHÈSES – PATRIMOINE SANS FRONTIÈRES

Remerciements

La publication de cet ouvrage a été réalisée dans le prolongement du chantier-école de reconstruction de cases en obus organisée par Patrimoine sans frontières à Mourla (Extrême Nord-Cameroun) d'octobre 1996 à avril 1997.

Le chantier-école a été réalisé avec les concours du ministère de la Coopération, de la Mission française de coopération et d'action culturelle à Yaoundé, du ministère de la Culture, département des Affaires internationales (DAI), du ministère de la Culture, direction du Patrimoine et de l'Architecture (DAPA), de Hermès International.

Remerciements à tous ceux qui ont contribué à la réalisation du chantier-école et du livre qui en est le prolongement : Bara Adiyake, Gilbert Ahina, Marcel Agdalaye, Julien Bara Azaou, Hamad Kalkaba Malboum, Tchenem Mawaïna, et les autres membres de l'Assedem puis de l'ACM, Mbang Yaya, sultan de Pouss ; David Dogo Azaou, député ; Zigla Wandji, maire de Maga ; Saïd Haman, gouverneur ; Fabien Angoh, sous-préfet, le Lawan et les djaoros du village de Mourla ; les habitants des villages de Maga et Mourla ; M. et Mme Moumou Ameri, Mme Djaoro Bara, M. et Mme Ousman Shina, M. Apaïdi Toulouk et Compali, maîtres-bâisseurs ; Atinayaye Aguiza, Ève Amina, Dalaba Amouk, Julienne Avalaye, Hadjiva Boukar, Djanaba Greing, Seini Guidima, Mamat Haman, Èvelyne Mavgazza, Mamat Ousman Abdoulaye Yaye, Mamat Yaye, Youssouf Zaninkaye, Boukar Zigla, apprentis bâtisseurs de Mourla, Pouss et Maga ; Math Adibe Mathieu, interprète ; Philippe Adrian, Safari Danay ; Halima Djingui, Dana Goodhue, Peace corps Volunteer ; Zigla Lepeke, les enfants de l'école primaire de Mourla Bari et leur professeur.

Philippe Selz, ambassadeur de France au Cameroun ; Christian Szernovicz, directeur et Philippe Georgeais, conseiller culturel, Mission française de coopération et d'action culturelle à Yaoundé ; Claire Vial, consul de France à Garoua ; Nicole Adam, chargée de mission et Sylvia Galvao, contrôleur financier, ministère de la Coopération ; Gérard La Cognata, sous-directeur de la recherche, et Jacqueline Guillin, ministère des Affaires étrangères. Association Africa Présence, Anne-Claire Baratault, Marie-Christine Chausson et Cynthia Zuker (cabinet Thésis), Ly Dumas, Jean-Louis Dumas, Jacques-Yves Guçia, Michel Kalt, Grégoire et Angelica Lacroix, Jacques Macary, M. Minko (Cameroon Airlines), Jérôme Morin, Nathalie Oudin, Guy Philippart de Foy, Christian Seignobos, André Stevens, et à nos interlocuteurs du Centre des archives d'outre-mer, de la photothèque du musée de l'Homme, de la Documentation française et de la Mission du patrimoine photographique.

Patrimoine sans frontières

Présidence : Frédéric Edelman (1992-1997), Béatrice de Durfort (1997-).

Élaboration et suivi du programme de reconstruction : Claire Lagrange, assistée de Marie-Sophie Besson et Marie-Chantal Affeli.

Conseils et expertises : Haman Mohaman, Lazare Eloundou.

Coordination du chantier-école : Fabien Jamin.

Documentation et intendance du chantier-école : Renaud Guillou.

Coordination éditoriale : Clarisse Chappaz, Corinne Szteinszneider.

Cet ouvrage a été publié grâce au mécénat d'Antoine de Galbert et de Charles Defforey et à la participation financière du ministère des Affaires étrangères, direction générale de la coopération internationale et du développement, direction de la coopération scientifique.

Copyright © 2003, Patrimoine sans frontières
Copyright © 2003, Éditions Parenthèses,
72, cours Julien,
13006 Marseille — France

ISSN 0291-4921
ISBN 2-86364-119-0

TABLE

PRÉFACE : CONSTRUIRE POUR PRÉSERVER **7**

LES MUSGUM **13**

UN PEUPLE CÉLÈBRE, MAIS MAL CONNU **15**
DE LA DIFFICULTÉ DE NOMMER LES MUSGUM **16**

Chapitre 1

ENTRE RAZZIAS, GUERRES ET FAMINES :
UNE HISTOIRE TOURMENTÉE **21**
LA MISE EN PLACE DU PEUPLEMENT MUSGUM **22**
LES GRANDES FRACTIONS MUSGUM : « COLLABORATEURS » ET « RÉSISTANTS » **26**
LES MUSGUM DES BORDS DU LOGONE **43**
LE PAYS MUSGUM, TERRE DE RAZZIAS **50**

Chapitre 2

UN GENRE DE VIE DE PÊCHEURS ET DE PILLARDS **55**
LES MUSGUM « GRANDS PÊCHEURS ET COUREURS DE FLEUVES » **57**
L'ÉLEVAGE DU PONEY AU SERVICE D'UNE « SOCIÉTÉ DE BANDITS » **65**
UNE AGRICULTURE SINGULIÈRE **72**

Chapitre 3

LA CASE OBUS **77**
UNE CURIOSITÉ COLONIALE (1900-1950) **78**
UN RÉFÉRENT ARCHITECTURAL UNIQUE, MAIS MENACÉ (1950-1980) **90**
LES ÉTAPES DE LA DISPARITION DE LA CASE OBUS **99**
LES AIRES ARCHITECTURALES DU PAYS MUSGUM **104**

Chapitre 4

UNE SOCIÉTÉ EN MUTATION, DISPARITION
ET REDÉCOUVERTE DE LA CASE OBUS **111**
LES TRANSFORMATIONS ÉCONOMIQUES **112**
LES ÉVOLUTIONS SOCIALES ET RELIGIEUSES **119**
DE LA CASE OBUS À LA CASE TELEUK **124**
RÉHABILITATION OU FOLKLORISATION ? **127**

Chapitre 5

LE NOUVEAU CADRE ARCHITECTURAL DU PAYS MUSGUM **131**
DES INFLUENCES MULTIPLES **131**
UN MOUVEMENT GÉNÉRAL : DU CERCLE AU CARRÉ **134**

LE CHANTIER-ÉCOLE DE PATRIMOINE SANS FRONTIÈRES, RECONSTRUCTION ET TRANSMISSION	139
Chapitre 1	
PROJET DE SAUVEGARDE D'UN PATRIMOINE	141
DES COMPÉTENCES ASSOCIÉES	141
DES OBJECTIFS NOVATEURS	142
MÉCANISME ET PROJET	142
CONCERTATION LOCALE	143
LES MAÎTRES-BÂTISSEURS	145
SÉLECTION DES APPRENTIS	146
RÉMUNÉRATIONS ET CONTRATS	148
Chapitre 2	
LE CHANTIER DE MOURLA	149
PRÉPARATIFS ET ORGANISATION	149
LE SYSTÈME CONSTRUCTIF	152
LA MISE EN ŒUVRE	163
DESRIPTIF DES CASES CONSTRUITES À MOURLA-HÂ	165
SENS ET USAGES DE L'ARCHITECTURE DES CASES OBUS	171
Chapitre 3	
TRACE ET CONTINUITÉ	185
D'UN SAVOIR-FAIRE TRADITIONNEL À UN « CORPS DE MÉTIER » : LE GIC-TELEUK	185
L'AVENIR DU SYSTÈME CONSTRUCTIF	186
LES RETOMBÉES DU PROJET DE MOURLA	187
UNE DÉMARCHE HERMÉNEUTIQUE	189
UNE ARCHITECTURE EMBLÉMATIQUE	191
Annexe 1	
LA CASE TELEUK ET LE PREMIER FESTIVAL CULTUREL MUSGUM DE MAGA, 25-28 FÉVRIER 2000	193
Annexe 2	
EXTRAITS D'ENTRETIENS DE MUSGUM AYANT PARTICIPÉ AU CHANTIER DE MOURLA	197
VOCABULAIRE MUSGUM	201
GLOSSAIRE	202
CHRONOLOGIE DU PAYS MUSGUM	203
BIBLIOGRAPHIE	205

Préface

CONSTRUIRE POUR PRÉSERVER

par Béatrice de Durfort

Dans le milieu des années quatre-vingt-dix, l'association des élites Musgum de Maroua — l'Assedem — diligente Haman Mohaman, architecte franco-camerounais originaire de N'Gaoundéré, pour trouver un partenaire capable d'intervenir en faveur de la préservation et de la conservation de la case-obus des Musgum. L'association Patrimoine sans frontières (PSF), alors présidée par Frédéric Edelman, fut sollicitée pour entreprendre un programme de préservation de l'architecture traditionnelle musgum. PSF vit dans cette proposition l'occasion d'affirmer ses missions : la préservation d'éléments vernaculaires de qualité, la perpétuation de savoir-faire africains trop souvent méconnus, oubliés et de surcroît rarement documentés, le tout rencontrant ici une demande venant du terrain. Patrimoine sans frontières, créée trois ans auparavant, devait s'engager dans les premières études en 1995.

Or les premières missions de l'association, conduites notamment par Claire Lagrange, Lazare Eloundou et Haman Mohaman dans l'Extrême Nord du Cameroun sur la rive occidentale du Logone, au nord-est de Maroua (région de Pouss), confirmaient que la case-obus n'existait plus que sous forme de rares vestiges ou d'avatars détournés de leur sens et usage habituels, voire déroutés de leur implantation géographique traditionnelle (par exemple les cases guérites à l'entrée du parc de Waza, érigées par volonté administrative, ou les cases construites par la Semry, Société d'expansion et de modernisation de la riziculture de Yagoua).

Sans le concours de photos conservées au musée de l'Homme, des descriptions de quelques administrateurs coloniaux attentifs et de quelques évocations littéraires, dont celle d'André Gide, il était difficile d'imaginer ce que ces cases avaient été et combien elles avaient marqué ce territoire par leur silhouette si singulière.

Si la quasi-disparition physique de la case obus était avérée en revanche il demeurait une certaine prégnance dans les souvenirs des anciens, malgré une apparente désaffection populaire. Le député Azaou, peut-être mieux que personne, en assurait ainsi la survie avec obstination et dévouement. De vieux bâtisseurs conservaient quant à eux le savoir-faire et la mémoire du geste. Travailler à la préservation de cette architecture consistait donc d'une part à transmettre le geste aux nouvelles générations et d'autre part à favoriser des conditions de ré-appropriation patrimoniale.

À la première préoccupation, nous devons répondre par la mise en œuvre d'un chantier-école au cours de la saison sèche de octobre 1996 à avril 1997. Cette pratique du chantier-école, bien maîtrisée en France, n'allait pas de soi, au Cameroun. Il nous fallait obtenir des vieux bâtisseurs — élevés et formés dans la tradition — qu'ils transmettent leur savoir à une génération devenue majoritairement ignorante de ses propres richesses culturelles, cette transmission s'opérant dans le cadre d'un chantier mené par Fabien Jamin, architecte, et documenté par Renaud Guillou, photographe. Le rythme du chantier lui-même différait en tout point de la tradition, puisqu'on prévoyait d'élever dans une seule séquence les cinq cases d'une même concession et non au fur et à mesure des besoins familiaux et du rythme des saisons. Par ailleurs ce programme faisait coexister dans une même concession plusieurs motifs décoratifs de façade illustrant des pratiques régionales différentes. Enfin, parmi d'autres notables différences, ce chantier ouvrait à rémunération. Celle-ci distinguait les vieux bâtisseurs des jeunes et établissait clairement un rapport maître/apprenti très différent des modes de transmission traditionnels et éloigné de la coopération familiale et villageoise qui prévalait naguère.

Ce chantier engageait donc une profonde transformation dans la transmission intergénérationnelle des savoir-faire contribuant à l'émergence d'un métier là où il y avait une pratique collective. De surcroît, il ne s'agissait pas d'élever une concession familiale à usage traditionnel d'habitation, mais bien d'édifier le témoignage d'un savoir-faire culturel unique à destination de la communauté représentée d'abord par l'Assedem puis par l'Association culturelle musgum. Le résultat de cette entreprise serait donc un modèle « idéal » de ce que cette architecture avait pu proposer dans le passé. Rien de « traditionnel » donc dans cette démarche, sinon le recours aux techniques constructives scrupuleusement respectueuses de l'héritage musgum qu'il s'agissait de documenter, de noter, de fixer, afin de les raviver et enfin de les transmettre.

Ce chantier-école ne pourrait en effet véritablement remplir sa mission qu'à la condition d'une ré-appropriation patrimoniale et d'un réinvestissement de sens par la population. Ce second enjeu, plus complexe encore que le précédent, explique à lui seul pourquoi, des années plus tard, ce programme somme toute modeste, qui à première vue ne dura que huit mois, ne mobilisant qu'une quarantaine de personnes y compris nos équipes permanentes, suscite encore autant d'intérêt et d'attention de la part des responsables de Patrimoine sans frontières. Il est également celui qui réserva le plus de surprises et de difficultés, la moindre n'étant pas la nécessaire, difficile et salutaire expérience de la désappropriation par l'association de ce qui était « son » chantier, au profit, bien sûr, de la communauté musgum.

À l'origine le projet nous a été soumis par Haman Mohaman, sensibilisé de longue date aux questions des architectures vernaculaires. S'il relayait une demande locale, il n'était pas pour autant issu lui-même du peuple musgum, agissant donc plutôt en intermédiaire qu'en porte-parole de la communauté. Ce n'est qu'au fil des missions préparatoires, puis du chantier, que les premiers contacts prudents et réservés vis-à-vis du projet se muèrent en intérêt puis en concours sincère. La genèse du projet, comme les premières semaines passées sur le terrain par notre équipe, témoignent de la difficulté rencontrée pour distinguer clairement au départ les interlocuteurs de l'association et pour clarifier la nature des soutiens sur lesquels nous pouvions sérieusement compter. Certainement nous avons nos preuves à faire (et l'on nous observait attentivement), une confiance à

créer et à mettre en œuvre, mais il fallait aussi susciter auprès des différentes instances institutionnelles, tant traditionnelles qu'administratives et associatives, une adhésion de fond qui aille au-delà d'une condescendance formelle et d'un soutien à demi-mot. Il faut rappeler ici que les tentatives des dernières décennies pour sauver la case-obus de l'oubli, généralement exogènes aux Musgum et d'origine administrative, s'étaient soldées par des résultats mitigés. On comprend donc la prudence attentive de nos interlocuteurs. Le choix du site fut l'enjeu de difficiles négociations, mais fut investi d'un véritable sens symbolique grâce à l'engagement décisif de Mbang Yaya, sultan de Pouss, ainsi qu'à l'adhésion au projet des vieux bâtisseurs. Décisif fut ici le pouvoir de conviction et la volonté généreuse du député Azaou. Ce furent là les clefs d'une première prise en charge du projet par la chefferie et la population.

Dans ce projet, les résistances devaient céder et chacun eut largement l'occasion de témoigner de son attachement à sa réalisation notamment nos partenaires de l'Assedem ; le sous-préfet, le maire de Maga, le lawan et les djaoros de Mourla dont la communauté s'avéra si accueillante, et enfin les jeunes bâtisseurs qui témoignèrent d'une implication sans faille. Malgré les retards initiaux, le chantier fut achevé dans les temps et les cases inaugurées solennellement lors d'une fête présidée par le sultan Mbang Yaya, entouré des principaux chefs traditionnels et notables de la région ainsi que d'élus et représentants de l'administration.

Pourtant au terme de cette aventure, et malgré l'indéniable succès de cette construction, nous quittons le Cameroun avec l'étrange sentiment que nous ne savions pas qui était réellement le destinataire de cette concession, ni si la communauté était en mesure d'assurer la pérennité et la valorisation de cet ensemble. Les défenseurs du projet et de ses enjeux sont apparus nombreux au fur et à mesure de la réalisation de ce groupe de cases. Mais sauraient-ils plus largement donner un futur à ce patrimoine retrouvé ? Sauraient-ils donner de nouvelles impulsions, indépendamment de PSE, pour que les jeunes bâtisseurs désormais confirmés continuent l'œuvre engagée ? Sauraient-ils, au-delà de leurs intérêts particuliers, faire de cet héritage retrouvé, un patrimoine commun ? Nous avons d'abord craint que l'enthousiasme ne retombe avec le temps et après notre départ. Monsieur Adrian, le patron de Safari Danay, fut d'un précieux soutien à cette époque en contribuant à mettre en place les premières visites touristiques et en apportant les encouragements nécessaires à l'entretien de l'ensemble. Peu à peu, le quartier de Mourla Hâ devint un site d'intérêt touristique et culturel.

Dans un même temps nous apprenions la dissolution de l'Assedem et la création d'une Association culturelle musgum présidée par le très dynamique colonel Hamad Kalkaba Malboum et regroupant toute l'élite musgum, locale ou implantée à Yaoundé et Douala. Cette simple appellation témoignait d'une volonté nouvelle de prise en charge de l'héritage musgum mais nous ne savions toujours pas quelle place la case-obus pouvait y occuper. Invités au premier festival musgum par le président de l'association, nous eûmes l'occasion du 25 au 28 février 2000 de voir qu'elle avait acquis les dimensions d'un véritable symbole, qu'elle était désormais le lieu de reconnaissance d'un peuple qui exprimait clairement ses souhaits d'accéder à son histoire et de se faire reconnaître dans son génie propre. Le pas franchi était considérable entre la timide appropriation des débuts et la cohésion nouvellement trouvée autour des cases. Nous avons alors pu vérifier qu'elles avaient joué le rôle de catalyseur dans un processus extrêmement profond et participé à

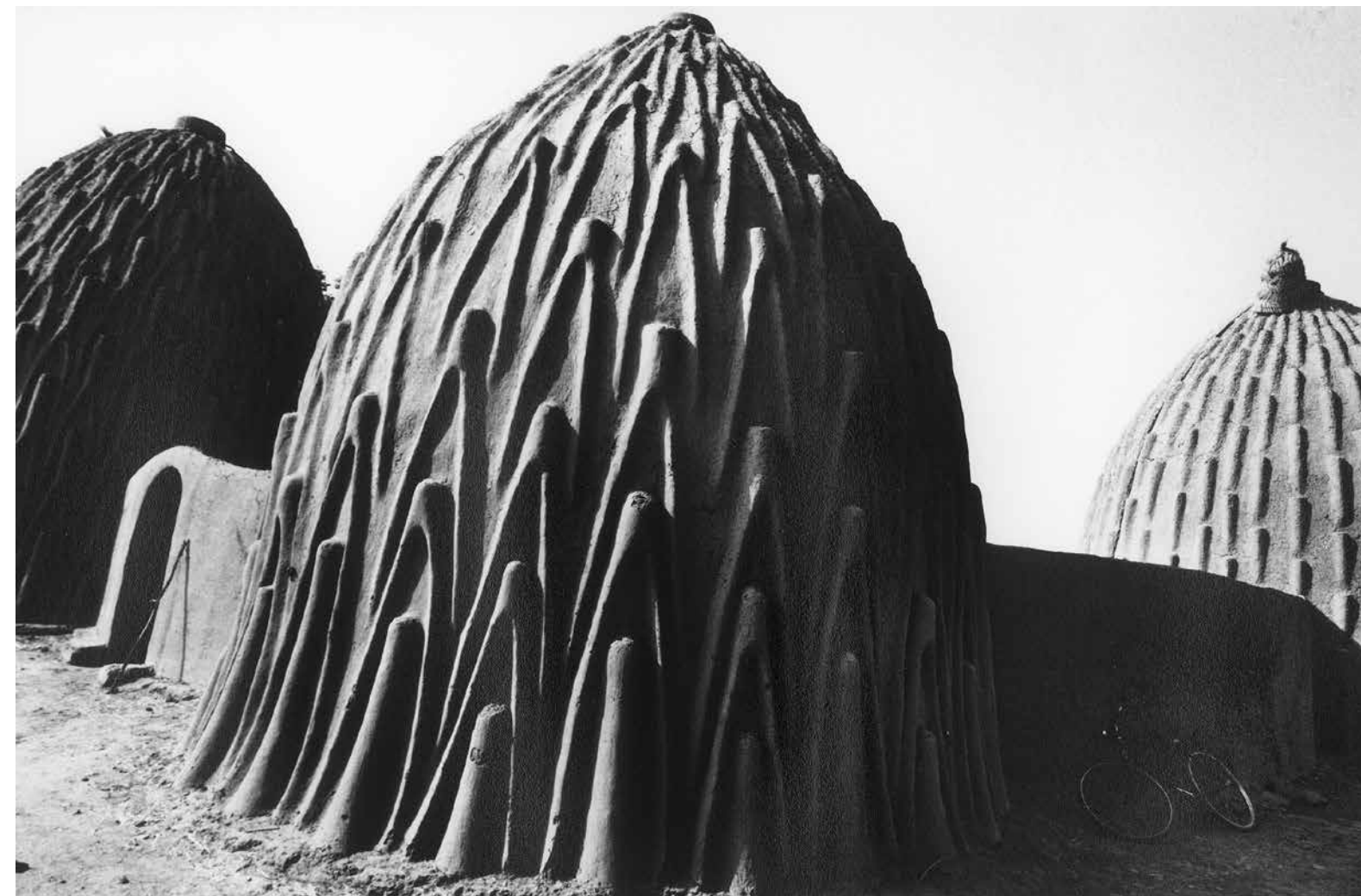
l'affirmation identitaire et culturelle du peuple musgum. Lors de ce premier festival les élites ont très fortement exprimé une soif de connaissance historique sur leur propre origine et sur leur histoire. La demande a été faite à PSF d'accompagner et d'éclairer cette quête, demande à laquelle nous ne pouvions que répondre favorablement. À l'évidence nous ne pouvions nous contenter d'une relation du chantier-école, ni d'un livre sur l'architecture traditionnelle et les techniques de construction. Il nous fallait, autant que faire se peut, contribuer à une première écriture de l'histoire musgum, troisième volet d'un projet qui n'a cessé de se déployer et de prendre davantage de sens et d'ampleur, grâce à la contribution de Christian Seignobos.

Patrimoine sans frontières forme le vœu que cet ouvrage souhaité par l'Association culturelle musgum permette de fixer la tradition et la mémoire de tout un peuple et contribue à la reconnaissance d'une civilisation méconnue.

Nous tenons également à souligner l'intérêt que nous conservons pour les suites de cet engagement. Au premier festival a succédé un deuxième du 15 au 17 mars 2002 à Kousséri et les prochains permettront, nous l'espérons, la mise en œuvre du « concours de cases » annoncé par l'Association culturelle musgum. Ajoutons que la commande par le colonel Hamad Kalkaba Malboum à Fabien Jamin d'un hôtel à Maroua dont le principe constructif s'inspirerait des cases mais en les adaptant aux besoins et préoccupations contemporaines frappe par son audace et ouvre d'intéressantes perspectives puisqu'elle peut donner à cette architecture une utilité et une signification renouvelées.

Le dernier festival a été l'occasion pour l'association culturelle Musgum d'indiquer que désormais il n'y a plus lieu de parler de case en obus (vision européenne) ou de case teleuk (désignation qui signe un repli identitaire), mais bien de « case musgum ». Tous y reconnaissent un symbole fédérateur et peut-être le signe d'une renaissance culturelle.

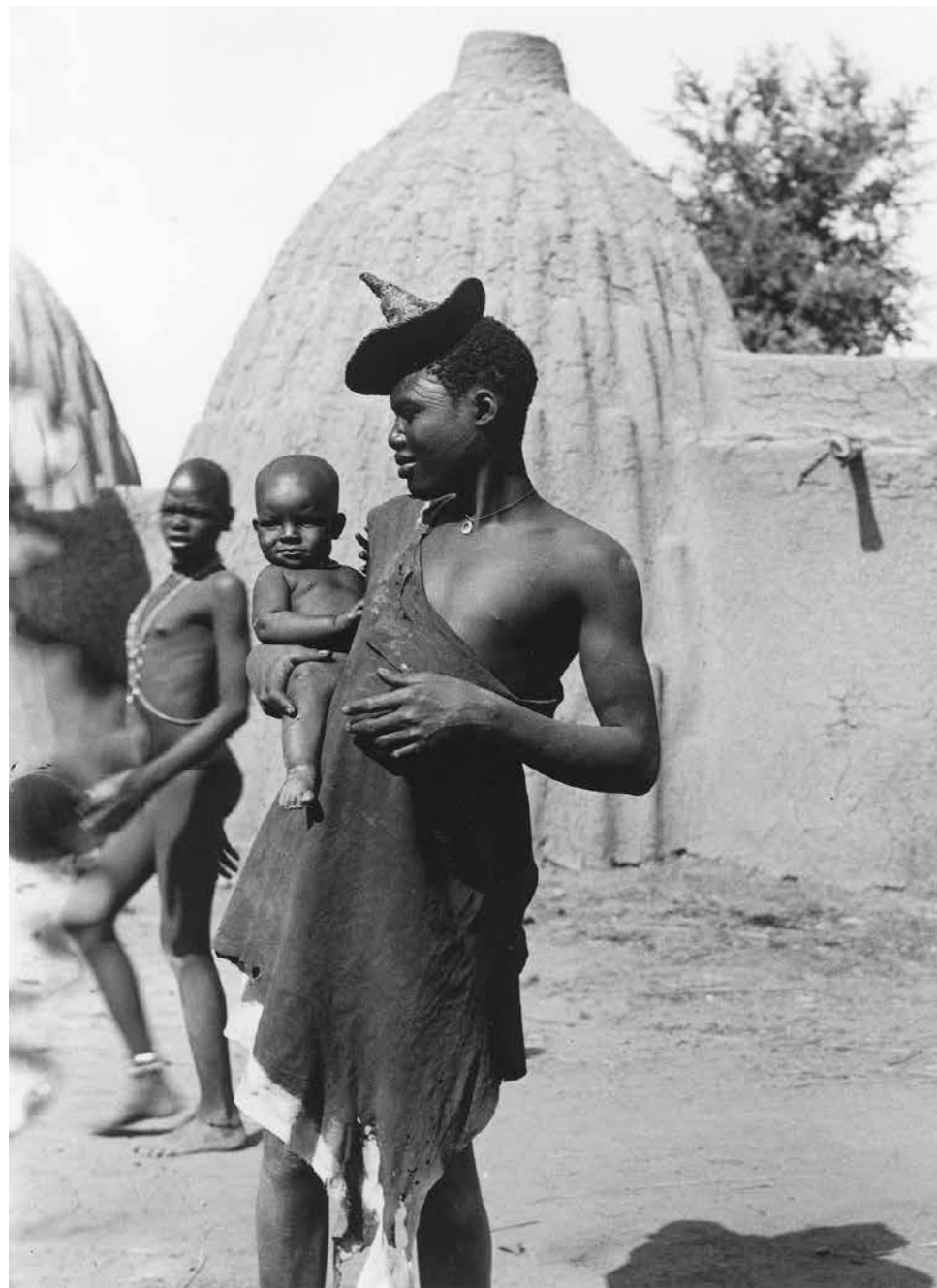
Béatrice de Durfort



Photographie Jacques-Yves Gucia

LES MUSGUM

*texte et dessins
par Christian Seignobos*



UN PEUPLE CÉLÈBRE, MAIS MAL CONNU

Les Musgum peuplent les plaines du bas Logone qui fait frontière entre le Tchad et le Cameroun. Partagés entre ces deux États, ils ne disposent pas vraiment de capitale régionale. Leur dispersion sur une vaste aire géographique rend compte d'une histoire mouvementée.

Au XIX^e siècle, les premiers explorateurs du Centre africain, venant du Nord, ont pénétré le bassin du lac Tchad par le biais de ses grands royaumes musulmans, au premier rang desquels le Bornou, qui leur permettait de voyager dans une relative sécurité jusqu'à ses marches et même au-delà en suivant ses colonnes en campagne dans les pays païens.

Ainsi ont-ils rencontré le premier groupe non musulman de la plaine : les Musgum. Peuple haut en couleurs, les Musgum ont immédiatement suscité l'intérêt des grands voyageurs, depuis Denham jusqu'à Barth. Leurs petites montures surprenaient, leurs habitations — les cases obus — enchantaient, les plateaux des lèvres des femmes horrifiaient... d'emblée ils furent célèbres.

Par la suite, on considéra sans doute qu'ils étaient suffisamment connus depuis les années 1830 pour ne pas aller plus avant dans leur étude. L'islamisation rapide des Musgum dans la première partie du XX^e siècle entraîna une dislocation de la société traditionnelle, en même temps que se renforçait l'omnipotence de chefferies peu ouvertes à des démarches de recherche ; tout cela devait jouer comme un élément dissuasif.

L'intérêt s'est plutôt tourné vers les cités kotoko, au nord des Musgum, héritières de la civilisation sao et qui présentaient en Afrique une profondeur historique rarement égalée. Fouilles et études historiques se sont enchaînées sur plusieurs décennies.

Au sud, les Masa, ethnie préservée et cohérente comme aiment à les décrire les anthropologues, typée dans son agrosystème et ses paysages comme un cas d'école, véritable aubaine pour les géographes, ont fait, aussi, l'objet de nombreux travaux.

Femme musgum.
Photographie Marc Allégret, 1926.

Cette méconnaissance des Musgum par le « regard extérieur » s'est doublée du désintérêt des Musgum eux-mêmes quant à leur propre héritage païen et ce jusqu'à ces toutes dernières années. Au début du XXI^e siècle, les Musgum restent encore un groupe mal connu.

De la difficulté de nommer les Musgum

Jusqu'en 1914, les premiers voyageurs (anglais et allemands) et l'administration coloniale allemande désignèrent les Musgum comme « Musgo », « Musgu » et « Musseku ».

À l'origine, « Musgum » ne désignait sous sa forme « Muscum¹ » que les habitants de la cité emmurillée sur la rive orientale du Logone et qui passait pour être au cœur du pays musgu.

Les Français, au début de leur pénétration dans la région, reprennent l'appellation allemande, francisée en « Mousgou » (Kieffer, Delevoe, Lenfant...). Le lieutenant Königs de préciser : « Ces païens s'appellent eux-mêmes "Mussug", les Fulbe... disent Musgum² ».

Puis l'administration coloniale va les appeler — et pour longtemps — « Banana », voire « Masa ». La confusion a été largement entretenue par le récit de voyage d'André Gide et de Marc Allégret³. Burthe d'Annelet⁴ désignait, quant à lui, les Musgum comme « Masa » et les Masa comme « Banana ».

C'est en clarifiant l'appellation de « Masa » dans la région et en retirant le sobriquet de « Banana », que l'on a pu dégager la distinction actuelle des groupes. « Banana » signifie en masa « l'ami ». L'administration coloniale avait appliqué cette appellation à tous les groupes riverains du Logone, depuis les Musgum jusqu'aux Kabalay en passant par les Kim, les Gabri, les Musey et, bien sûr, les Masa.

L'administrateur J. Mouchet, après avoir enquêté en 1934 chez ces derniers, a mené campagne pour donner aux Masa leur véritable nom et ne plus voir figurer le terme de « Banana » dans les documents officiels, notamment dans la rubrique des impôts... « Banana » dura encore longtemps et se fixera plus au sud avec les Musey, que l'on désignera longtemps comme « Banana hoho ».

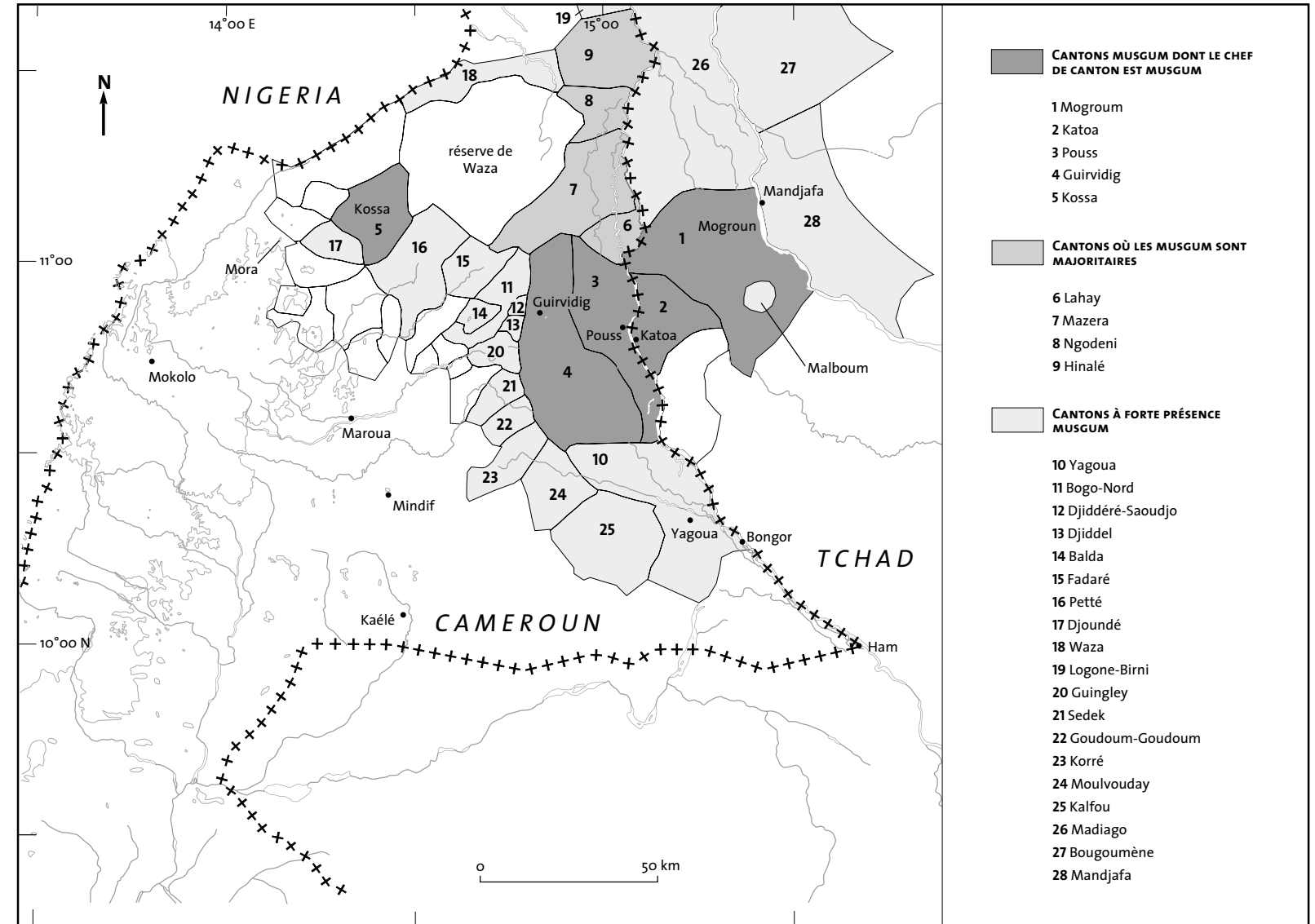
Les Musgum du Cameroun prendront, à la fin des années trente, leur nom actuel, alors qu'au Tchad ils seront désignés comme « Mouloui », ce qui correspondrait à leur désignation par les Masa de Bongor — où se situait

1. Orthographié « Mouskoun » sur la carte IGN (1959) et « Moosgoum » par André Gide, le redoublement du « o » ajoutant à l'exotisme.

2. En fait, les Fulbe appellent les Musgum « Kelle'en ».

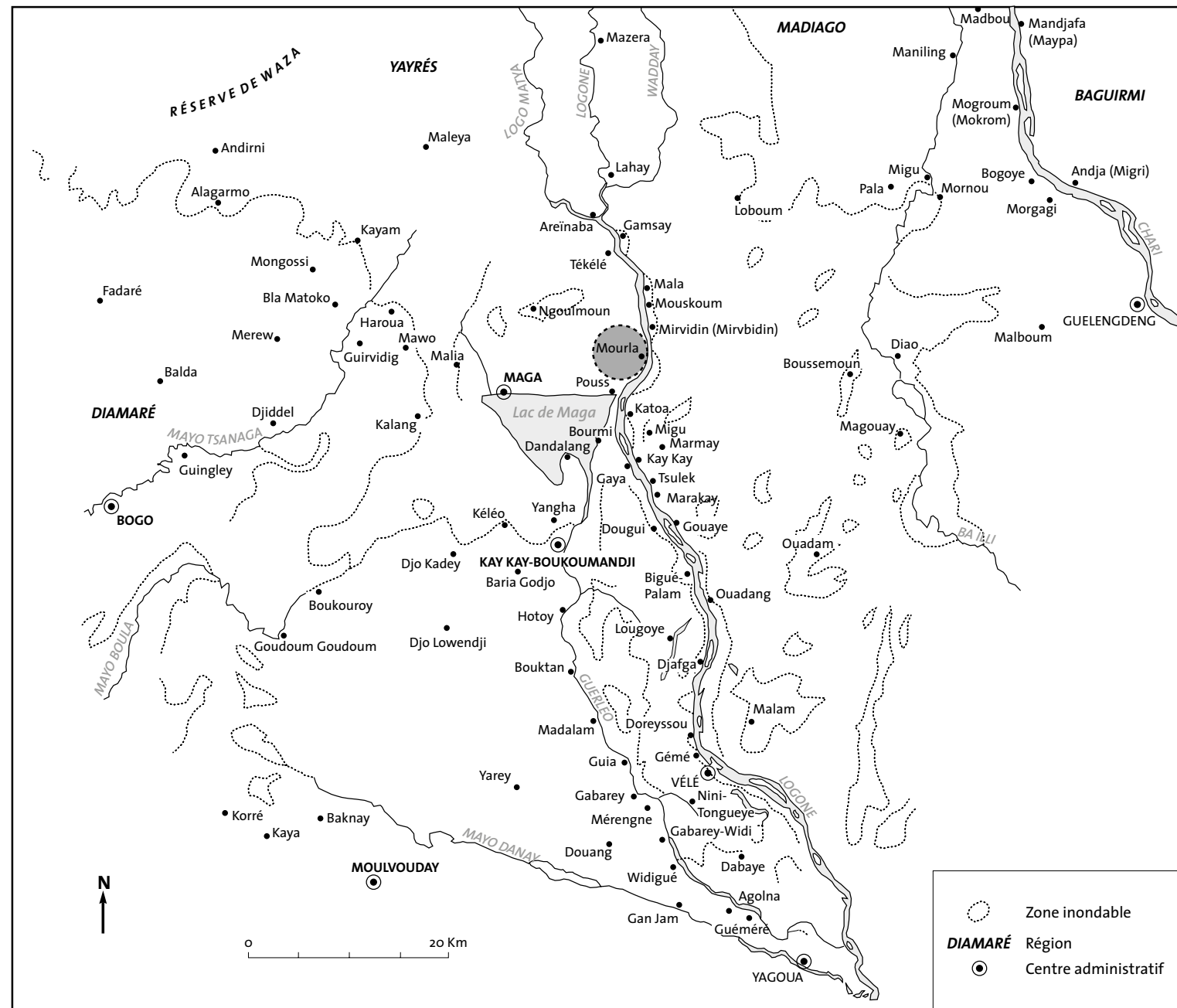
3. Allégret, M., *Carnets du Congo, voyage avec Gide* [1927], Paris, Éditions du CNRS, coll. « Singulier-Pluriel », 1987.

4. Burthe d'Annelet, lieut. Colonel de, *À travers l'Afrique française : Du Sénégal au Cameroun par les confins libyens et au Maroc en 1935 par les confins sahariens*, Paris, Firmin Didot, 2 vol., 1939, p. 1334.



IRD-LCA S.Bertrand-2000

Les cantons à peuplement musgum au Tchad et au Cameroun.



IRD-LCA S.Bertrand- 2000

le premier poste fondé par les Allemands sur la rive orientale du Logone — pour les populations au nord de leur aire de peuplement.

Ainsi, les Musgum⁵ ne se sont jamais eux-mêmes regroupés sous le terme de «Musgum», mais selon le nom de leurs grandes fractions : [Mugulna], [Ka'day], [Kalang], [Mpus], [Vlum]...

Du point de vue de la langue, les Musgum ne se reconnaissent aucun nom générique regroupant leurs dialectes. Chaque groupe précise sa langue, le [vulum] de Gway à Mogroum au Tchad ; le [mujuk] à Guirvidig et à Kaykay ; le [mpus] à Pouss, le [bi:ge] à Bigué-Palam⁶...

Le linguiste Henry Tourneux pencherait pour Munjuk, qui serait une presque reconstitution à partir du terme «Monjokoy» que se réservent les Musgum de Guirvidig — dont le parler est un des plus archaïques. «Monjokoy» voudrait dire «les (vrais) hommes». «Mu» est un préfixe désignant les humains alors que «njuk» serait à rapporter à la racine tchadique (famille linguistique à laquelle appartiennent les parlers Musgum), «nj» pour l'homme. On trouve ainsi dans certains écrits scientifiques l'appellation «munjuk» pour Musgum.

5. Cette graphie de «Musgum» et non «Mousgoum» est une revendication des associations musgum. Le choix de cette orthographe nous a conduit, pour garder une cohérence d'ensemble, à écrire «Mofu» et non pas «Mofou», «Masa» et non «Massa», etc. Ce choix, souvent opéré par les élites locales, traduirait une volonté de se démarquer par rapport à la graphie française perçue comme trop «coloniale». En revanche, dans le texte les toponymes sont transcrits à la française pour faire référence aux cartes existantes. Par ailleurs, nous avons conservé la graphie originale dans les diverses citations.

6. D'après H. Tourneux («Les emprunts en Musgu», in Wolff, E., Meyer-Baalburg, H. (eds), *Studies in chadic and afroasiatic linguistics*, Hamburg, H. Buske Verlag, 1983, p. 442), il y aurait trois langues principales : la langue disparue de la cité de Muskum, le muskum ; le mabara (région de Guelengdeng) ; le munjuk, ensemble de dialectes parmi lesquels : bi:ge, mpus, vulum... Le «u» se lira comme le son français «ou». Le «g» sera toujours dur (comme dans «gare»), le «j» comme «dj»... Nous remercions Henry Tourneux pour la traduction et la transcription des termes musgum.



Chapitre 2

UN GENRE DE VIE DE PÊCHEURS ET DE PILLARDS

Le peuplement musgum s'égrène le long du Logone, de Gamsay au nord jusqu'à Gouaye en aval de Katoa : ce sont des gens du fleuve. Toutefois, une partie des groupements musgum se répartit de Guirvidig à Kossa et, au Tchad, depuis le Logone jusqu'à Mogroum, sur le Chari, à la périphérie des yayrés camerounais et tchadiens.

La culture matérielle musgum présente deux faciès, celui du fleuve et celui de l'intérieur des terres. Les Musgum du fleuve vivent ancrés sur leurs buttes et sur les bourrelets de berge du Logone ; ceux de l'intérieur des terres sont toujours en mouvement sur des sites d'habitat sans cesse abandonnés, puis réoccupés.

Leurs économies sont forcément différentes, bien qu'un certain nombre de traits restent communs. Il en est ainsi pour les habitations ; si la superstructure est totalement dissemblable, les aménagements intérieurs sont fort apparentés, de même que les silos extérieurs.

L'ensemble du pays musgum, rives du fleuve et intérieur des terres, est dépourvu du moindre relief et demeure très peu boisé. Nous reprenons une description du capitaine Lemoigne, qui rappelle celles de bien d'autres visiteurs : « Déjà, dans la partie sud du sultanat du Logone, la forêt s'éclaircit, de larges clairières apparaissent, des palmiers de Judée [palmier doum, *Hyphaene thebaica*], des rôniers [*Borassus aethiopum*] rompent l'uniformité du paysage. Dans le pays mousgou, ces caractères s'accroissent, le terrain plat est largement découvert et se présente sous l'aspect d'herbages immenses, émaillés de mares permanentes dont le riz sauvage orne les bords, interrompu ça et là par des champs de mil rouge et de légères forêts d'épineux et de rôniers¹. »

Les ligneux sont marqués par une forte anthropisation. Le rônier est suscité, voire semé par l'homme sur les champs ou en rônieraies². Il en est de même de certains ficus dans les espaces habités. Quant aux *Faidherbia*

albida propagés par le gros bétail, leurs parcs marquent le paysage, particulièrement sur la rive tchadienne. Ici, la proximité de l'eau limite le développement de leurs racines pivotantes ; mal ancrés au sol, ils sont basculés par les tornades et repartent en adoptant des ports surprenants.

Les « légères forêts à épineux » peuvent être constituées d'*Acacia spp.* et aussi d'*Acacia ataxacantha*, maintenus dans des *no man's land* entre villages, afin de permettre aux populations d'y trouver refuge pendant les razzias.

Les vastes espaces de prairies d'inondation, les *yayrés*, sont, selon le niveau des eaux et le support édaphique, sableux ou argileux (vertique), dominés par *Hyparrhenia rufa* ou par *Oryza longistaminata* et *Echinochloa pyramidalis* ou encore *Vetiveria nigriflora* avec toujours dans les dépressions *Echinochloa stagnina*. Ce sont donc d'immenses pâturages une partie de l'année alors que, le reste du temps, lors de leur submersion, ils s'offrent comme un énorme réservoir piscicole.

Grâce aux chenaux, aux d'effluents-affluents du cours principal ou des collatéraux du Logone et d'innombrables mares, se développe, dans ce qui a été appelé la « Mésopotamie tchadienne », une richesse ichtyologique exceptionnelle. « L'onde de crue envahissant rapidement les immenses plaines monotones [...] des *yaérés* calcinés par le soleil et les feux provoque une véritable explosion nutritive (insectes noyés, phyto- puis zoo-planctons surabondants) ; plus tard, herbes immergées et graines diverses³. » Les poissons y connaissent des croissances records.

Ce milieu très particulier a, d'une certaine façon, conditionné les activités des Musgum : « Les crues du Logone, transformant leur pays en un lacis de marécages, d'étangs et de marigots, leur ont conféré une remarquable aptitude à la pêche⁴. »

1. Lemoigne, J. (Capt.), *Les pays conquis du Cameroun Nord*, Yaoundé, Archives Ircam, 1918, multig.

2. D'importantes rônaraies existent à Marmay, Migou, Boussemon, Mornou...

3. Blache, J., Miton, F., Stauch, A., *Première contribution à la connaissance de la pêche dans le bassin hydrographique Logone-Chari-Tchad*, Paris, Mémoires Orstom, n° 4, 1962, p. 15.

4. *Ibid.*, p. 27.

5. *Eree* ou *are* pour le Logone, on peut dire « *are ni a vlum* », le fleuve qui est au pays vlum et, pour le Chari, « *are ni a domo* », le fleuve qui est au Baguirmi.

6. Terme générique employé dans la région du système Chari-Logone ; appelé *agugrana* par les Musgum.

Les Musgum « grands pêcheurs et coureurs de fleuves »

Les Musgum eux-mêmes se présentent comme des pêcheurs. Au début du xx^e siècle, leurs techniques de pêche étaient impressionnantes par leur nombre et par l'adaptation qu'elles manifestent tant au regard du milieu qu'à l'encontre de la faune piscicole des *yayrés* et du Logone, appelé *eree*⁵.

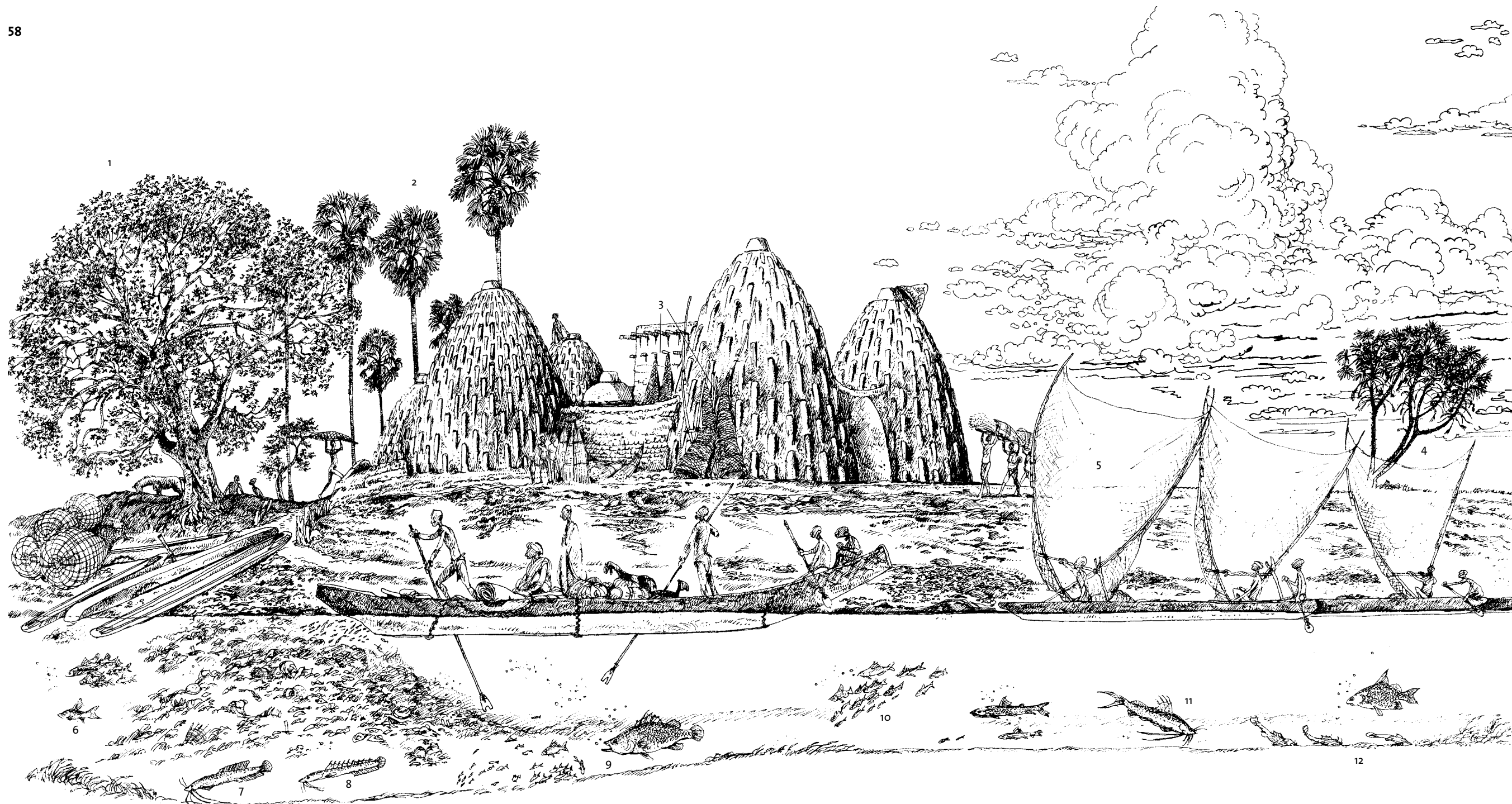
Les Musgum ne pratiquaient pas tous les mêmes techniques de pêche. Par exemple, seuls les Musgum du nord, probablement par imitation des Kotoko, employaient le *sakama*⁶, sorte de grand carrelet, manié sur pirogue.

Le *sakama* est un filet à poche conique maintenue ouverte par deux perches. Ces antennes mesurent 4,5 m. À 1 m de leur croisement, une barre transversale les relie pour maintenir à l'extrémité des antennes un écartement maximal de 6 m. Le fond de la poche, ouvert ou non, retombe dans la pirogue pour recevoir les prises. À l'arrière, se tient le piroguier et à l'avant, celui qui manœuvre le *sakama*. Les pêcheurs descendaient le fleuve, puis faisaient face à la rive. Cette technique s'est éteinte dans les années soixantedix. Les perches des antennes, souvent constituées de deux parties, représentaient pour les Musgum un bien précieux qu'ils entreposaient dans la *tulukiy*, petite case obus cuisine. Plusieurs paires étaient attachées ensemble, les extrémités dépassant par le trou d'aération sommital, la fumée du foyer assurant une meilleure conservation du bois.

Le fleuve en étiage pouvait être entièrement barré chez les Musgum de Mala⁷ (M'Bala). Il s'agit d'un ouvrage complexe composé de « nasses en trompette » appelées *daiya*, longues de 1 m à plus de 2 m, sur deux épaisseurs, soit près de 500 nasses (en 1955) accrochées aux pieux d'un barrage de claies. Le barrage est mis en place pour les pêches d'étiage et défait pour la montée des eaux. Les poissons, se trouvant à contre-courant, ne peuvent passer le barrage et sont pris dans ces nasses-paniers, que l'on relève deux fois par jour. Ce barrage complet du fleuve, le seul autorisé sur cette partie du Logone, est l'héritage d'un monopole ancien détenu par la cité de Mala. S'arroger le droit de barrer le fleuve ne pouvait se faire, à la fin du xix^e siècle, qu'avec l'autorisation du Baguirmi. Le mband de Massenya prélevait alors un tribut sur la production du barrage⁸. Cette technique, au montage complexe, était le monopole des aînés des vieilles familles dont chacune disposait de parts sur le barrage. Dans les années cinquante, les jeunes ont boudé le barrage et ont

7. Ce barrage a été décrit en 1928 par T. Monod (*L'industrie des pêches au Cameroun*, Paris, Société d'Études géographiques, maritimes et coloniales, 1928), puis à nouveau par Blache, J., Miton, F., Stauch, A., (*op. cit.*, p. 28).

8. Plus en amont sur le Logone, seule la cité de Kim, qui servait de relais pour les armées du Mband de Massenya, avait, elle aussi, le droit de barrer le fleuve. Cette structure était composée de dizaines de *kal*, chambres de captures coriformes, disposées deux par deux. Cette technique était encore en service dans les années soixantedix.



Pays musgum, fin de saison sèche.

1 *Ficus gnaphalocarpa* ; 2 rôniers ;
 3 nasses ; 4 *Hyphaene thebaïca* ;
 5 sakama ; 6 *Barbus* spp ;
 7 *Heterobranchus bidorsalis* ; 8 *Clarias*
anguillaris ; 9 *Lates niloticus* ;
 10 *Protopterus annectens* ; 11 *Bagrus*
bayad bayad ; 12 *Citharinus latus*.

préférèrent aller pêcher sur le bas Logone et le bas Chari, autant pour s'émanciper de la tutelle des aînés que pour se livrer à la pêche à la senne, qui y était plus rentable. La baisse des stocks piscicoles du Logone a également précipité l'abandon de telles constructions⁹.

Pour la majorité des Musgum, les techniques de pêche sont liées aux trois moments de l'état des eaux : hautes eaux, décrue et étiage.

Lors des hautes eaux, les Musgum disséminent dans les yayrés des *muman*, petites enceintes de claies à deux entrées appâtées avec de la farine de mil, généralement peu éloignées du village afin d'être régulièrement relevées. Chaque pêcheur pouvant en avoir plusieurs dizaines, elles se comptent par milliers pour les gros villages. Les Musgum disent d'elles : «Ce sont nos vaches», tant elles sont productives en *Cichlidae*, *Anabantidae* et *Alestes nurse*. Au cours de ces hautes eaux, les Musgum peuvent placer côté à côté des nasses à doubles empêches, face aux courants, dans des passes plus ou moins artificielles.

Il existait de nombreuses techniques, avec une variété de harpons, puis de foënes qui s'exerçaient à pied dans les herbiers ou en pirogues. Elles témoignent de la surabondance passée de la faune piscicole, leur efficacité étant difficile à imaginer aujourd'hui. Tous ces engins de pêche étaient stockés dans la case de l'homme, accrochés à des patères qui leur étaient réservées.

Pendant la décrue, et un peu moins lors de la crue, les chenaux artificiels, entretenus à partir des collatéraux du Logone, sont barrés au moyen de claies entrecoupées de nasses et se comptent par dizaines. On peut également utiliser dans ces barrages de décrue des *muman* comme chambres de capture aux deux extrémités. 30 % des prises sont des *Alestes nurse* ; 70 % de jeunes *Lates niloticus*, *Tilapia*, *Alestes dentex*, *Pterocerphalus*... Ces installations sont opérationnelles de mi-octobre à fin décembre, avec, dans les années soixante, des rendements moyens d'une cinquantaine de kilo par nasse et plus irréguliers dans les années soixante-dix et quatre-vingt, à la suite de l'alimentation partielle en eau des yayrés.

Les grandes concessions musgum disposent toute d'une unité, pas forcément une case désaffectée pour vétusté, pour entreposer un important matériel de pêche. De nombreuses nasses, des dizaines de mètres de claies roulées seront remises là pendant la saison sèche, remplacées pendant la période de pluies par le matériel réservé aux pêches d'étiage : différents paniers de captures, sennes, perches...

Les pêches d'étiage sont les plus diversifiées. Elles concernent des mares et surtout le Logone lui-même qui n'est exploité qu'à cette époque-là. La grande pêche d'étiage est, pour les Musgum, celle pratiquée à la senne à bâtons. Ils

9. Le dernier barrage de Mala a été monté en 1973.

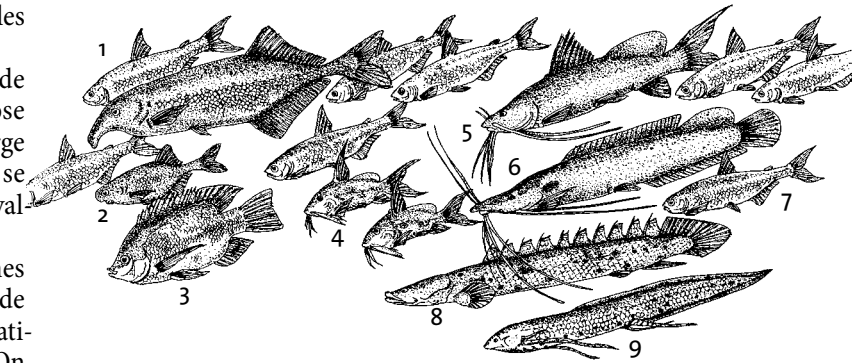
ont été rejoints, à la fin des années quarante, par des pêcheurs masa sur les mêmes biefs.

La senne à bâtons (*hamva* ou *elwen*) est un filet nappe de 0,80 m de hauteur, maintenu déployé par des bâtons espacés de 1,60 m. On dispose bout à bout les éléments ; un des pêcheurs assure le point fixe sur la berge alors que celui de l'extrémité, placé perpendiculairement au rivage, va se rabattre progressivement sur la berge, suivi par les autres répartis à intervalles réguliers.

C'est aussi la période de pêche dans les mares résiduelles. Les femmes pêchent avec des paniers de capture à deux ouvertures (*hareun*) de 55 cm de hauteur et de 30 cm d'ouverture à la base. Les paniers sont plongés alternativement dans l'eau ; le poisson se signale par des coups donnés au panier. On le saisit par l'ouverture supérieure.

Les femmes utilisent aussi des paniers cribles (*banaye*), de forme conique et de 1,50 m de longueur pour une ouverture de 0,80 m, maintenus par des cercles de bois souple. On les plonge et on les relève régulièrement, le poisson glissant au fond. Ces paniers se retrouvent encore aujourd'hui systématiquement dans toutes les cases des femmes musgum.

Une fois les mares et les zones d'inondation totalement asséchées, la pêche n'en continue pas moins avec celle du protoptère (*Protopterus annectens*). Ce poisson, dont l'aspect gluant rappelle l'anguille, vit dans des milieux

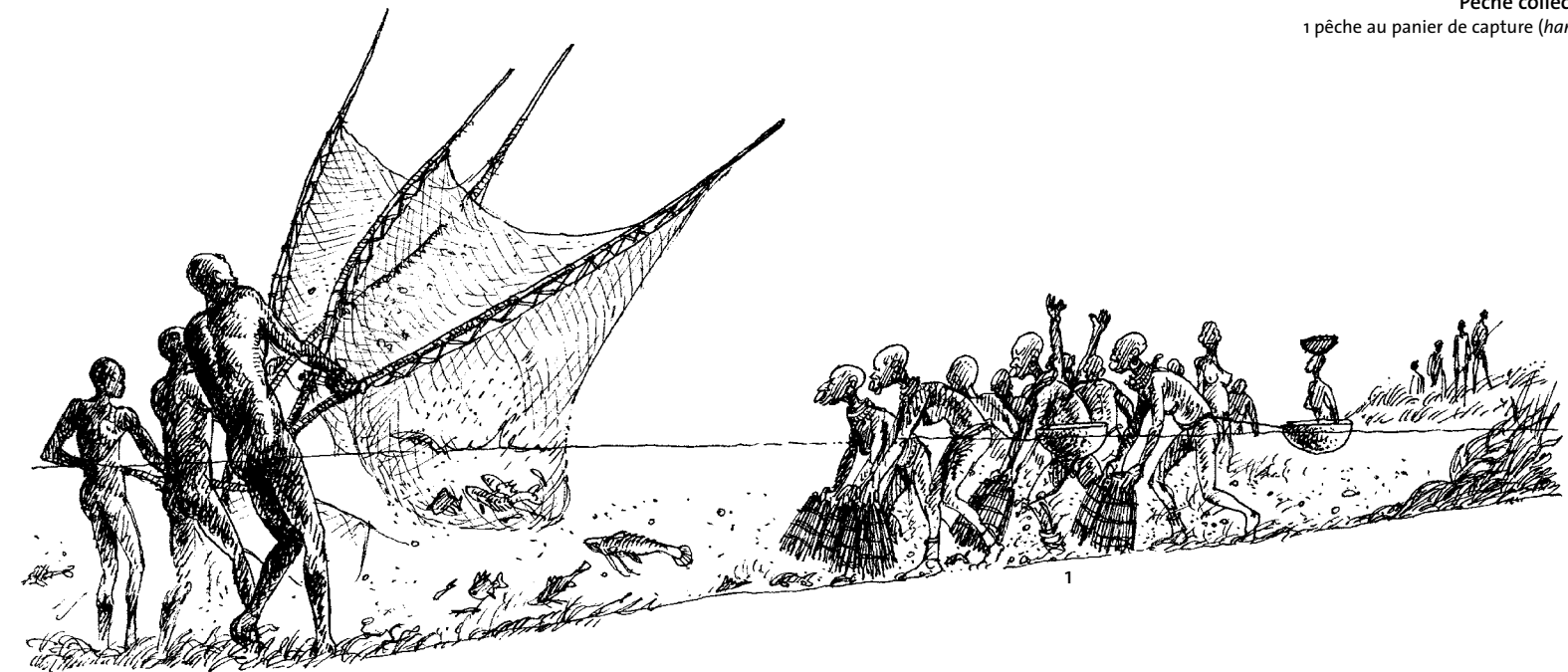


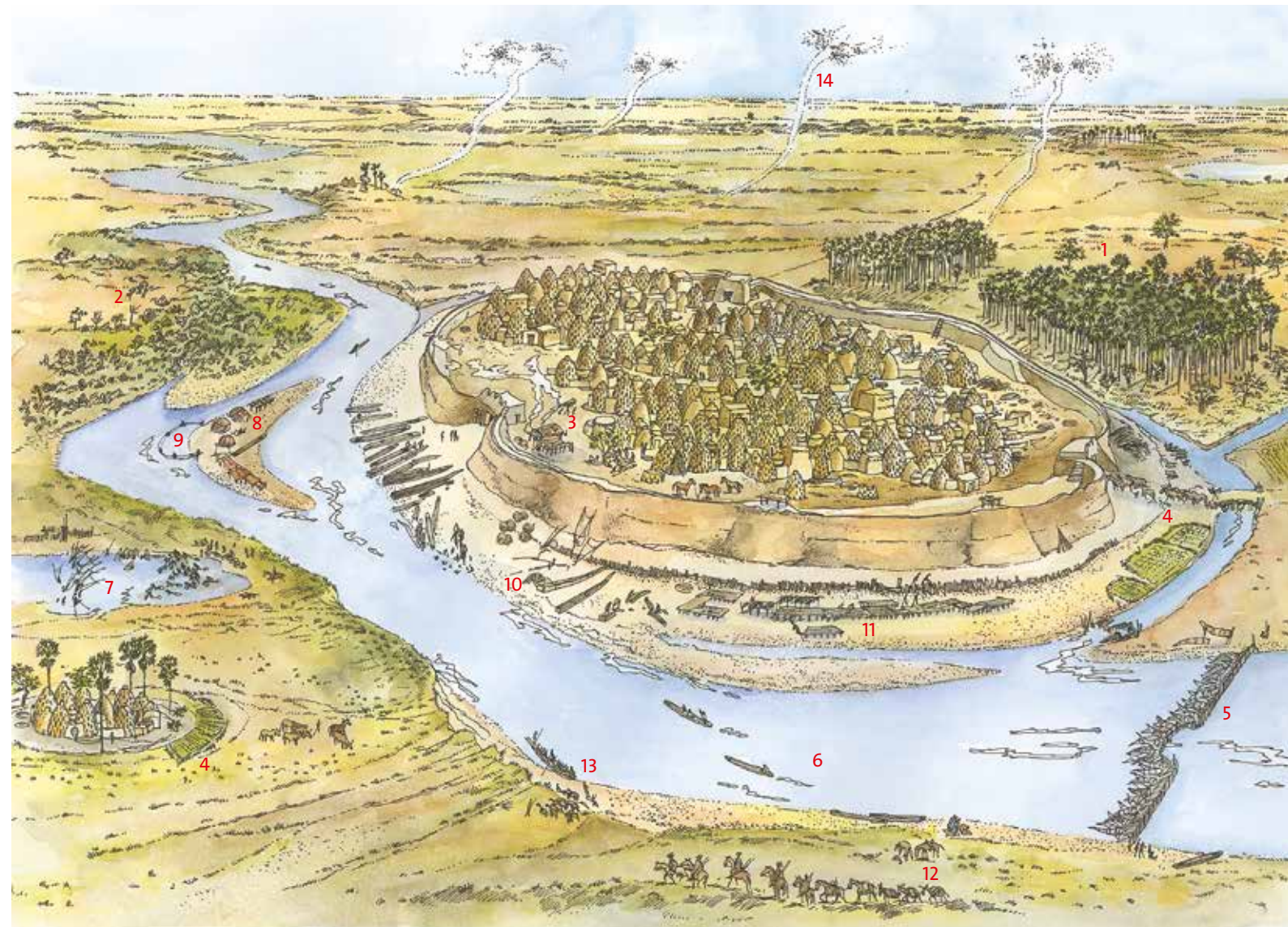
Variétés de poissons pêchés dans le Logone.

- 1 *Gnathonemus tamandua* ;
- 2 *Petrocephalus* sp. ; 3 *Tilapia galilaea* ;
- 4 *Synodontis* sp. ; 5 *Bagrus docmac* ;
- 6 *Heterobranchius bidorsalis* ; 7 *Alestes dentex* ; 8 *Polypterus endlicheri* ;
- 9 *Protopterus annectens*.

Pêche collective.

- 1 pêche au panier de capture (*hareun*).

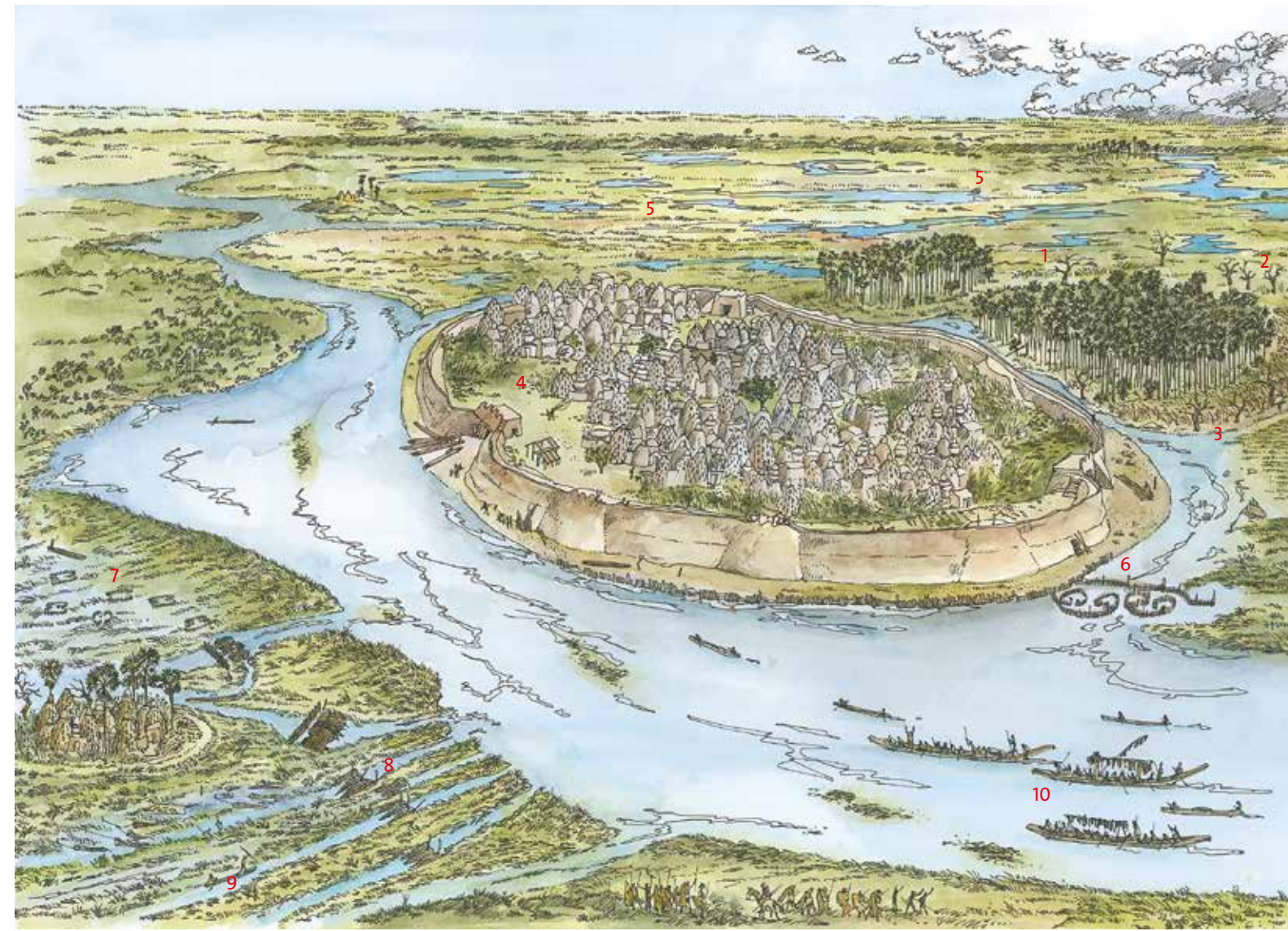




Cité musgum à la fin du XIX^e siècle ;
saison sèche.

1 rôneraie ; 2 zone boisée refuge ;
3 forgerons ; 4 jardins de tabacs ;
5 barrage de nasses (*daiya*) ; 6 pêche
au filet dérivant (*zagazaga*) ; 7 pêche
collective ; 8 campement de pêche ;
9 pêche à la senne à bâtons (*hamva*) ;

10 grande pirogue (*hulum n'abay*) ;
11 aire de séchage du poisson ;
12 caravane de commerçants
baguirmiens ; 13 transbordement de
petits ruminants ; 14 ascendance.



Cité musgum à la fin du XIX^e siècle ;
saison des pluies.

1 rôneraie ; 2 *Faidherhia albida* ;
3 champs de sorghos rouges ; 4 sorghos
hâtifs, cucurbitacées, gombo... ; 5 zones
de cueillette de rizi sauvages, de
phragmites, de *Sesbania*...

6 enceintes de capture ; 7 enceintes de
capture de type muman ; 8 barrage de
nasses ; 9 pêche au harpon et à la foène ;
10 retour d'une chasse à l'hippopotame
avec les grandes pirogues (*gumti*).

Une agriculture singulière

Les yayrés s'offraient comme une vaste zone de cueillette, celle de graminées sauvages : *Oryza longistaminata* (*mamla*) et *Oryza barthii* (*anzama*), aux grains déhiscents qui sont balayés une fois tombés au sol, et aussi de *Panicum laetum*.

Celle des nymphéacées (*vrik*), dont les Musgum consomment les fleurs, les bourgeons immergés et surtout les bulbes. Le rônier³¹ est activement exploité pour ses germes. On cultive ainsi des jardins de rognés, les fruits coupés en deux sont disposés, sur des dizaines de mètres carrés, ainsi que sur les tas d'immondices.

Les mares ou les bas-fonds produisent des plantes salifères permettant la production de sel de potasse à partir de la lixiviation de leurs cendres : *Hygrophila auriculata*, *Polygonum lanigerum*, *Achyranthes argentea* (*kuyuhu*).

Le manque de combustible pousse les Musgum à récupérer les déjections de bovins. Il les réhumidifient et les malaxent avec de la paille hachée pour ensuite les modeler en galettes que l'on plaque sur les murs des cases ou de l'enclos pour les faire sécher³². Les *Sesbania* (*gegelek*), *S. pachycarpa*, *S. sesban*, *S. microphylla* remplacent le bois pour la cuisine. On les réunit en longs fagots qui étaient stockés dans des sortes de petites avant-cours, vers l'entrée des concessions. Certaines zones à *Sesbania*, régulièrement exploitées, étaient appropriées, comme l'est encore aujourd'hui *Faidherbia albida*, rare bois d'œuvre pour les portes et les pirogues. Quant au rônier, arbre nourricier, il était, pour les pieds femelles en tout cas, interdit de coupe.

Les cultures oléifères étaient peu recherchées, dans la mesure où l'huile provenait des poissons, *Alestes dentex* et *Alestes baremose*, et aussi des hippopotames.

L'agriculture devait alors fournir un complément en grains et, dans le calendrier des activités, ne pas concurrencer celles valorisées, comme la chasse, la pêche avec sa période très ludique (*semok*), à la senne à bâtons pratiquée par les jeunes gens sur les bancs de sable à l'étiage, et... la rapine.

Les parcelles ne devaient pas, non plus, être très éloignées du village, afin que soit assurée une meilleure surveillance. De fait, le parcellaire des terroirs musgum était très ramassé autour de l'habitat. Les Musgum ont développé aussi des cultures entre les cases. Le tabac, qui s'est diffusé en remontant la Bénoué, puis le mayo Kebbi, a été très à l'honneur pendant tout le XIX^e siècle jusqu'au début du XX^e. Chaque concession musgum disposait d'un jardin

31. Le palmier rônier (*Borassus aethiopum*) femelle (*huray*) donne des fruits, les rognés. Jadis, seul le rônier mâle (*hura*) était susceptible d'être abattu pour son bois.

32. Cette pratique, sans doute ancienne, se retrouve sur les clichés photographiques du début du siècle.

de tabac bien fumé et arrosé. Cette culture a même fait l'objet, au début du XX^e siècle, d'un commerce vers le Nigeria.

Une autre culture importante des concessions, outre celle des légumes classiques, oseille de Guinée, gombo, solanées... est celle des cucurbitacées. Le pays musgum est un pays de courges : *Cucurbita spp.*, dont *Cucurbita maxima* et aussi de *Citrullus lanatus*, *Cucumis sativus*, *lagenaria*... Les vieilles cases obus et les murs de raccordement étaient, pendant la saison des pluies, partiellement couverts de cucurbitacées. De nos jours encore, les Musgum favorisent certaines cucurbitacées qui poussent sur les toitures des cases, où les fruits sont retenus par des paniers. Certaines courges sont avec leurs jeunes feuilles pourvoyeuses de brèdes, d'autres donnent une pulpe sucrée cuite avant d'être consommée avec ou sans pâte d'arachide, d'autres encore produisent des graines oléifères...

La base de l'agriculture reste, bien sûr, au XIX^e siècle, les sorghos. Toutefois, une culture perdure auprès d'eux, semée encore en bordure des champs et qui faisait un peu le lien avec les graines récoltées dans les yayrés : *Eleusine coracana*. Cette petite céréale (*marda*), de moins d'un mètre, a probablement été encore au XV^e et XVI^e siècles une base alimentaire sur les rives du Logone³³. Les éléusines, associées à de petits mils (aujourd'hui également disparus), appartenaient à un cycle de civilisation agraire antérieure à la formation de l'ethnie musgum. L'éléusine en tant que culture relictuelle, va alors tenir, auprès des Musgum, un rôle spécifique. Elle sera toujours stockée séparément ; elle servira dans des rites particuliers, pour soigner la folie et la stérilité des femmes. Sur toutes les rives du Logone, les rituels du fleuve avant les campagnes de pêche intègrent impérativement de la farine d'éléusine³⁴. On lui connaît également une autre utilisation sous la forme de bière ou plutôt d'une sorte de bouillie alcoolisée, coupée de malt de sorgho, exclusivement réservée à l'aristocratie guerrière des *pay*.

Les sorghos appartiennent à la gamme des *Sorghum caudatum* et *S. Durra-Caudatum*, venus de l'est. Ce sont tous des sorghos rouges, généralement à panicules semi-ramassées à ramassées, voire massuées.

Ces sorghos rouges, *girda*, ont en commun des cycles courts et une ubiquité quant aux sols et surtout à la capacité de supporter en cours d'épiaison des phases d'inondation de 30 à 40 cm pendant plusieurs semaines pour des zones proches de l'habitat. Sur les termitières, les Musgum semailent des sorghos rouges à cycle plus long (juin-septembre), les *jarto*, en provenance du Baguirmi.

33. Si l'on se réfère à la région de Kim, plus en amont sur le Logone, et qui a entretenu, jusque vers les années cinquante, un agrosystème fondé sur les éléusines et en comptait une dizaine de variétés, cette culture était parfaitement adaptée

aux variations de l'inondation. Certaines variétés pouvaient être récoltées en pirogues et fournissaient deux coupes.

34. Le sultan de Pouss, Mbang Mati, en faisait toujours cultiver un lopin pour répondre à certains rituels concernant le fleuve notamment.



Femme musgum pendant une séance de battage du sorgho rouge (*girda*).
Photographie Marc Allégret, 1926.



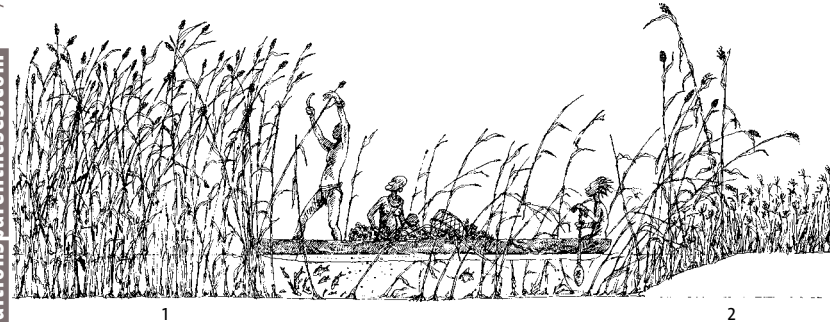
Certaines parties des yayrés ont pu être vivifiées, avec un sorgho très particulier, que les administrateurs coloniaux ont improprement qualifié de «flottant», le «oulaga» (*wulaga*). Le *wulaga* est un *Durra* à petite panicule très ramassée, au grain petit, de couleur brique, à la glumelle acajou foncé. Ses grains amers sont peu attaqués par les oiseaux granivores. Il se conserve trois ans en panicules si bien qu'on l'ensilait le premier, dans le fond des greniers, sous les autres sorghos rouges. Il servait à la préparation de boules, de bière et aussi comme nourriture des chevaux.

L'aire du *wulaga* n'était pas limitée au pays musgum et elle englobait le Fitri, le nord du Baguirmi et le bas Logone mais c'est en pays musgum qu'il s'est maintenu le plus tardivement. Il a été abandonné, sur la rive camerounaise, à la fin des années soixante. Dans les années quatre-vingt, quelques chefs de famille âgés le cultivaient encore sur la berge orientale, dans les régions de Katoa et de Marmay. La description de son itinéraire culturel éclaire utilement sur la parfaite insertion de cette culture dans le système socio-économique musgum passé. Juste avant le retrait des eaux, on coupe l'herbe des yayrés qui en se déposant va prolonger l'humidité du sol et elle sera brûlée ensuite. Vers janvier, les Musgum aménagent des entonnoirs de 40 cm de diamètre, très espacés et, à l'aide d'un pieu, font un trou de 10 cm en son centre et y placent six à huit graines. Le *wulaga* va alors pousser sans protection aucune, ni sarclage. Ses jeunes feuilles amères seront délaissées par le bétail. Au moment du changement d'hygrométrie, qui précède les premières pluies, deux ou trois tiges commencent à se dégager. Elles mesureront environ 1,50 m lorsque se déclenchera l'inondation. Le *wulaga* supportera l'asphyxie grâce à son système racinaire particulier, comparable à celui du riz. Il poursuivra sa croissance parallèlement à l'inondation — d'où l'impression de «sorgho flottant». À l'épiaison, les cannes sont hautes et l'eau peut monter jusqu'à 1,20 m et plus. Le risque de verse par le vent et l'eau est prévenu par les Musgum qui, en pirogue, attachent ensemble trois à quatre pieds à 40 cm au-dessous des panicules. La récolte s'effectue fin juillet ou début août, toujours en pirogue. C'est la première récolte engrangée. Les Musgum étaient alors libres tout le reste de la période d'inondation, jusqu'en octobre, pour prendre leurs pirogues et multiplier les razzias chez leurs voisins affaiblis par ces temps de soudure ou occupés à moissonner leurs sorghos.

Le *wulaga* était classé par les Musgum parmi les cultures de cueillette, comme les riz sauvages et ils l'opposaient aux *girda*. Les *girda* poussent sur des parcelles appropriées, près de l'habitat, alors que les *wulaga* croissent «en brousse», sans surveillance. Le *wulaga* et les autres produits de cueillette auraient, au début du siècle, couvert l'alimentation familiale pour huit à neuf mois de l'année.

Les Musgum disent, en effet, avoir dans le passé privilégié les graines sauvages comme les *Panicum* qui glissent bien dans la bouche, ont un

Récolte du *wulaga*.
1 *wulaga* ; 2 *Eleusine coracana*.



Pays musgum, région de Marmay ;
saison des pluies.

1 champ de cases : sorghos hâtifs, légumes, arachide... ; 2 récolte du *wulaga* ; 3 champ de riz ; 4 jardin de tabac ; 5 rôniers ; 6 jardin de rognés ; 7 nasses ; 8 enceintes de capture ; 9 corral.



Élève architecte de la mission de Michel Kalt photographiant des cases obus en 1950.

Un référent architectural unique, mais menacé (1950-1980)

Après les administrateurs et les voyageurs, les techniciens et chercheurs, considérant que « tout a été dit », vont surtout mentionner la case obus. Cette architecture ne fera jamais l'objet d'une étude spécifique, ce que l'on peut regretter car il y aurait eu urgence à le faire dans les années soixante-dix, où disparaissaient les derniers ensembles cohérents.

Les élèves architectes de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris vont fournir en 1952 des plans et des dessins, jusqu'ici inégalés, de l'architecture musgum⁴⁶. Néanmoins, la description en est sommaire et reprend certains poncifs : « Cônes galbés de terre, striés de moulures verticales servant à l'évacuation des eaux en même temps que de contreforts à ces constructions dont la structure est aussi simple que celle d'une coquille d'œuf : ce sont les "cases obus"⁴⁷. »

Le photographe R. Gardi s'interroge sur le montage de la case obus. Au contraire des architectures hausa, également de terre aux toitures d'argile bombées, « la case mousgoum n'est pas "armée", son argile ne contient pas de bois. On ne trouve, à l'intérieur, aucun étau, aucune poutre de soutien, et l'on ne se sert d'aucun dispositif de soutènement lors de sa construction [...]. L'argile est mêlée à de la paille hachée et l'on y ajoute, à l'occasion, du jus visqueux d'*Acacia*. On la foule soigneusement avec les pieds et puis le constructeur la travaille avec l'habileté et le soin d'un potier⁴⁸. »

Pour le géographe J. Cabot : « Le groupe de case obus est généralement édifié sur un petit tertre de terre battue et lissée. La première partie du mur de chaque case est montée en argile lisse jusqu'à 1,2 m environ. C'est alors que lui sont accolées extérieurement les nervures verticales en relief que les bâtisseurs utiliseront comme marchepieds pour élever le mur d'un mètre encore, en commençant à l'incurver en forme d'ogive. De nouvelles nervures en forme de V renversé sont ajoutées, le sommet de chaque angle formant marchepied. Les dessins sont contrariés de façon à faire voisiner des sommets de niveaux différents pour faciliter l'ascension. La maçonnerie est terminée en ogive⁴⁹. »

C'est G. Von Hagen qui, le premier, en 1912, a dessiné les deux motifs principaux de reliefs alternés et ceux nervurés. M. Allégret, à Muskun, fait état de

46. Il s'agit de Michel Kalt, Henry Noël Péronne, Jean-Pierre Béguin, Jacques Macary, Pierre Pelloux, Dominique Louis et Jean-Lucien Leroy.

47. Béguin, J.-P., Kalt, M., Leroy, J.-L., Louis, D., Macary, J., Pelloux, P., Péronne, H. N., *L'habitat au Cameroun (présentation des principaux types*

d'habitat. Essai d'adaptation aux problèmes actuels), Paris, Orstom, Éditions de l'Union française, 1952, p. 35.

48. Gardi, R., *Maisons africaines, l'art traditionnel de bâtir en Afrique occidentale*, Paris / Bruxelles, Elsevier Séquoia, 1974, p. 91.

49. Cabot, J., *Le bassin du Moyen Logone*, Paris, Orstom, 1965, p. 88.

LA MISSION DES ÉLÈVES ARCHITECTES DE L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DES BEAUX-ARTS DE PARIS

Cette mission a été soutenue par la direction de l'Orstom (Office de la recherche scientifique Outre-Mer) qui assurera, par la suite, la publication des résultats. Elle est aussi, en partie, financée par quelques sponsors. Le haut Commissariat de la République au Cameroun met à leur disposition deux camions. Ils seront ensuite coraquéés par les chefs de région et de subdivision, les interprètes officiels les introduisant sur le terrain, auprès des différents chefs.

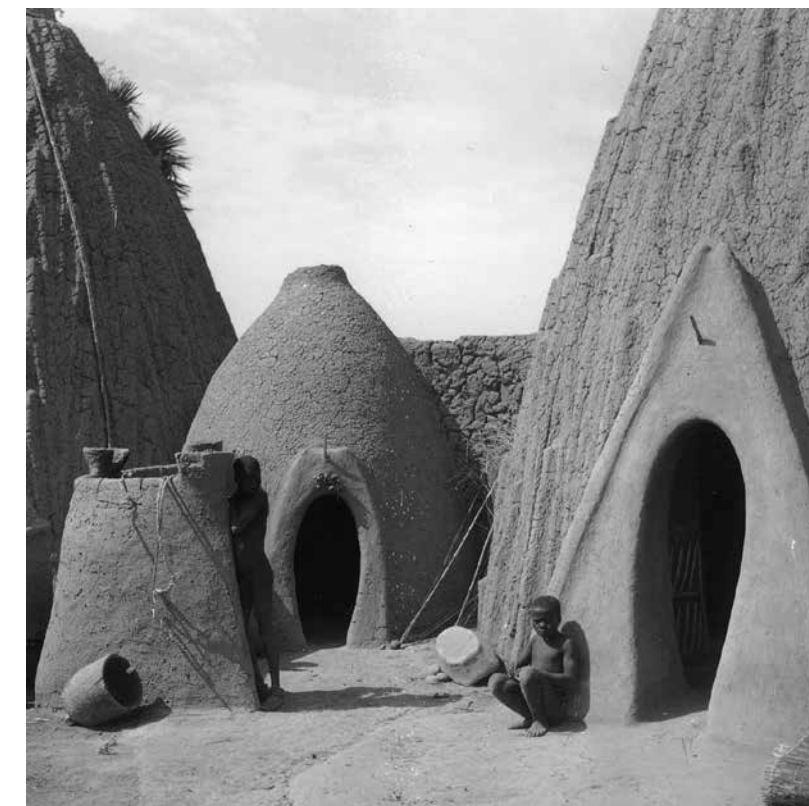
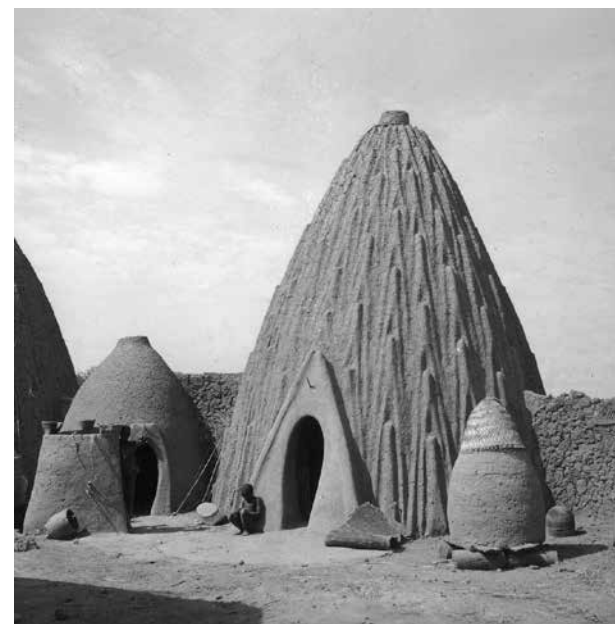
Leur formation d'architectes permet à tous de participer aux levés et croquis. Michel Kalt se charge en

plus de la photographie ; Pierre Pelloux est cameraman et Jean-Lucien Leroy est préposé à l'enregistrement avec un magnétophone à piles qu'ils avaient eux-mêmes monté. Au cours de ce périple commencé à la fin du mois de décembre 1949 et achevé en mai 1950, ils passent par l'incontournable pays musgum où ils sont accueillis par le sultan Evele. L'encadrement administratif leur permet d'aller vite sur le terrain. Toutes les portes s'ouvrent, aussi levés et photographies sont aisément exécutés.

Ils reviennent avec une vaste moisson qui deviendra un livre de 152 pages, à l'iconographie abondante. Le nord, et particulièrement l'architecture musgum, est réalisé par M. Kalt, alors que le sud est confié à D. Louis. Malheureusement, les dessins originaux au

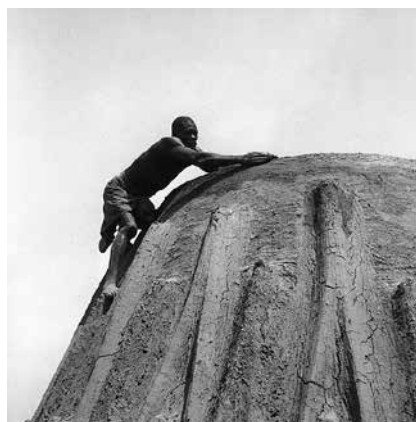
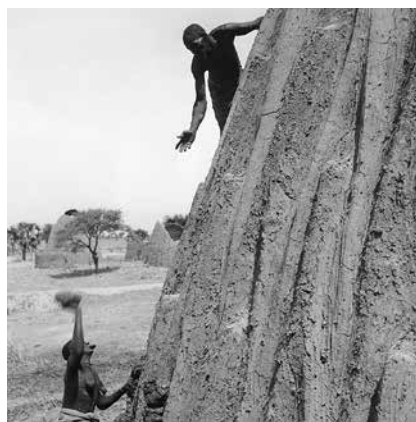
trait sur bristol X3 ont disparu avec la maison d'édition (Éditions de l'Union française) et les croquis et levés de terrain ont été brûlés.

À cela s'ajoute une collection de plusieurs centaines de photographies. Ils rapportent aussi un film 36 mm appelé *Cases*, de 20 mn, monté avec Y. Furet. On y trouve les prises des premiers mouvements de montage des murs de cases obus, mais aussi de tout l'environnement musgum de l'époque, pêche, poney... Ces documents irremplaçables signent les derniers moments de l'architecture musgum encore vivante.





Phases de construction d'une case obus en 1950.
Photographie Michel Kalt.



ces motifs «sur chrysalides», tout en signalant une curieuse «facture», sorte de négatif des reliefs alternés : «Dans certaines cases, au lieu de boursouflures, il y a des creux ressemblant au creux que les fermiers font sur une motte de beurre avec une cuillère tiède⁵⁰.»

La singularité de la case obus

Les deux principaux styles de cases obus dominant sont conférés par les façons de traiter les moulures extérieures en reliefs alternés ou en réseau de nervures plus complexes. Existait-il des modes de bâtir différentes entre les diverses fractions ou les diverses cités musgum et qui seraient devenues par la suite de simples tours de main communs à tous les Musgum ?

On peut avancer l'hypothèse que ces modénatures auraient été des traits de différenciation entre groupes musgum du fleuve, un peu comme des enseignes ethniques. Par la suite, les femmes, qui sont toujours l'élément étranger des villages, ont pu apporter leur compétence dans la construction des unités d'habitation et l'influencer. Plus probablement, les maris, en construisant les cases de leurs épouses et pour les honorer, auraient appliqué les styles de moulures des villages d'origine de ces dernières. La pratique de conserver l'habitation d'origine de l'épouse s'observe encore chez les chefs dans des ethnies voisines des Musgum (Masa, Wina et Musey).

Une lecture des documents photographiques montre la cohabitation de plusieurs styles ou l'homogénéité totale de certains quartiers. Les nervures en V ou en Y renversés peuvent également aller de la base au faite ou n'affecter que la partie basse jusqu'à mi-flanc et être prolongées ensuite par des reliefs en tireté. Les moulures alternées se présentent très serrées, ne laissant quasiment pas d'espace entre elles, un peu comme des tuiles posées à l'envers ou bien leur impression est, au contraire, largement espacée.

Toutefois, la connaissance sur la construction de la case obus progresse.

On trace le plan de la case obus en plantant un pieu, tel une pointe de compas, là où sera le centre de la case. On y noue une corde à l'extrémité de laquelle on attache une houe qui servira à tracer la circonférence d'un cercle de 2,5 m de rayon. On pourra alors disposer les premières assises de banco (de 20 à 25 cm de largeur pour une grande case de 7 m) sans fondation, comme le plus souvent pour les architectures de banco. On monte la voûte de terre en biseau en modelant directement la courbure idéale de cette voûte. Mais cette «pure ligne courbe» idéale existe-t-elle ? Il semble y avoir une grande variabilité entre les formes tirant vers le dôme et d'autres à l'évidence plus coniques. On peut remarquer sur les photographies anciennes que les modénatures nervurées accompagnent des formes coniques, alors que les moulures alternées en tireté sont associées à des cases obus dont le

50. Allégret, M., *op. cit.*

dôme est plus prononcé. Ces lourdes assises se montent de façon très différente de celle des montagnards mofu et mafa. Ces derniers construisent leurs dômes ou cônes de terre de 3 à 4 cm d'épaisseur par assises de 20 à 25 cm, d'abord verticalement ; ce n'est qu'au fur et à mesure de la dessiccation et de l'état plastique du banco qu'ils l'infléchiront à l'aide de polissoirs de pierre et d'eau afin d'amener la courbure de la voûte⁵¹.

Chez les Musgum, la terre utilisée est souvent celle récupérée de constructions voisines, mélangée à de l'argile malaxée avec des graminées hachées. *Panicum paucinode (suksukiy)* est la plus recherchée⁵². Les *aziy* (reliefs, litt. «pied») sont faits en deux temps, une accroche dentelée, puis la masse en relief. L'ensemble est recouvert d'une sorte d'engobe de composition diverse, à base d'argile fine, d'huile de poisson et de décoction de *Grewia sp.* ou de faux kinkeliba⁵³ (*Cassia occidentalis*) et qui sera renouvelée en principe chaque année. L'adjonction d'un corps gras permettait de limiter les fentes de retrait.

On choisit une argile plus fine pour monter des silos bouteilles particulièrement ventrus qui prennent appui sur un cadre de troncs de palmier doum, lui-même souvent dressé sur un petit socle de terre. Le paillason circulaire qui sert à monter le fond d'argile du grenier est en *Sorghastrum stipoides (atlalay)*, graminée pérenne de 0,90 à 200 cm de hauteur et que l'on ne trouve que dans les zones d'inondations proches du Logone. On peut également utiliser *Aeschynomene sensitiva (yaga)* ou des *Indigofera spp.*

On est revenu d'un certain nombre de déterminismes de la case obus qui aurait voulu que la nature d'un pays sans bois ait contraint à l'utilisation de la terre, favorisée par l'omniprésence de l'eau pour la malaxer.

Or, au sud du pays musgum, chez les Masa, les carrières d'excellente argile n'ont pas suscité de cases obus. Quant aux berges du Logone du pays musgum, elles sont couvertes à l'infini de quantités de graminées pérennes et de phragmites, tous matériaux qui auraient pu être retenus pour construire non seulement les parois des cases, mais aussi des toitures sans armatures à la façon des couvertures en crinoline des Masa, Tupuri, Musey... C'était, du reste, le mode architectural le plus courant dans le sud du bassin du lac Tchad pourtant ici très boisé. Aujourd'hui, les cases obus ont disparu, remplacées par des constructions circulaires ou quadrangulaires, couvertes de lourdes

51. Seignobos, C., *Nord-Cameroun, montagnes et hautes terres*, Roquevaire, Parenthèses, collection «Architectures traditionnelles», 1982.

52. La paille hachée, malaxée avec la terre de construction et mise ainsi à pourrir dans ce banco est appelée *mumus*. On pouvait prendre des graminées autres que *Panicum paucinode* ou *P. walense* comme *Hyparrhenia rufa (mayam)* ou encore *Schizachyrium exile (baralumi)*, cette

dernière étant partout utilisée par les ethnies de plaine. Par le passé, pour le matériau des cases obus, la qualité de la terre conditionnait-elle un choix différent de graminées ?

53. Cela ne renvoie pas à une utilisation très ancienne car cette rudérale s'est développée tardivement dans cette région, au début du siècle, diffusée dans les fèces du bétail venu du nord.



Panicum paucinode (suksukiy).

Case en construction avec accroches pour les modénatures nervurées à venir.
Photographie Michel Kalt, 1950.





Case Ngolo à Mourla, construite pour les besoins du film *De feuilles et de terre*, 1988.

Des objectifs novateurs

Haman Mohaman, président du CICAT avait déjà manifesté son intérêt pour cette architecture en engageant quelques années plus tôt la construction d'une «case en obus» dans le canton de Pouss qui devait accompagner un projet de film documentaire intitulé *De feuilles et de terre*, témoignant de la variété des architectures traditionnelles du Cameroun. Cependant l'impact de cette opération demeura mineur. Elle devait pourtant contribuer à la sensibilisation des élites musgum et constituer les prémices d'une tentative de plus grande envergure. Patrimoine sans frontières devait rapidement manifester son intérêt pour ce projet en associant la question de la maîtrise technique et des savoir-faire à celle de la transmission entre les générations ; transmission rendue particulièrement complexe par les profonds changements culturels, sociaux, religieux et économiques subis depuis des décennies. L'enjeu du projet résidait clairement dans la réappropriation par la population musgum d'un élément constitutif de sa culture et de son histoire. Claire Lagrange, déléguée générale de PSF, fut chargée de mettre en place le projet et d'en assurer le suivi et la coordination depuis Paris.

À la lumière des contraintes et des objectifs ainsi définis, le principe du chantier-école s'imposa comme le meilleur moyen d'assurer la continuité des connaissances en préservant la jeune génération de l'oubli des compétences passées. Aucune trace écrite ne rendait compte avec suffisamment de précision de la technique constructive et les quelques personnes maîtrisant encore ce savoir-faire devenaient rares. Outre la transmission du geste, le chantier-école devait permettre tout un travail de prise de notes, de documentations photographique et audiovisuelle.

Mécanisme et projet

Le contexte culturel et économique spécifique du Cameroun, ainsi que la nature et la dimension historique du projet, imposaient l'intervention de nombreux acteurs et, par là même, rendaient complexe l'organisation.

Deux missions de reconnaissance avaient notamment permis de contacter les rares bâtisseurs de la rive camerounaise, susceptibles d'enseigner leurs connaissances et d'apprécier les conditions particulières dans lesquelles le projet devrait se dérouler. Les différentes strates administratives, l'organisation traditionnelle de la société, les limites du réseau de télécommunication, un accès routier très aléatoire une partie de l'année, rendaient la mise en œuvre du projet plus ardue qu'il n'y paraissait depuis Paris. Les enjeux étaient de taille : toute la communauté musgum se disait concernée. Chaque «élite» voulait être informée des détails du projet ; pour toutes ces raisons, la concertation allait sans doute être laborieuse et lente.

Cases obus à Mourla en 1996.



Africa Présence (Association des étudiants pour la promotion de l'architecture traditionnelle africaine, Grenoble) proposa ses services pour la conduite du chantier. C'est ainsi que j'entrai en contact avec Patrimoine Sans Frontières, qui me chargea de l'organisation, de la conduite et du suivi du chantier-école, avec la responsabilité explicite de procéder à tous les enregistrements, relevés et notes de chantier nécessaires à la documentation du projet et à une bonne compréhension des cases teleuk. Par ailleurs Renaud Guillou, photographe, avait à charge d'établir une véritable couverture photographique témoignant de l'évolution de la construction. Afin de suivre chacune des étapes du projet, il disposait également de matériel audiovisuel pour procéder à l'enregistrement des récits ou des explications données par les acteurs de ce projet ou les principaux témoins de la culture musgum.

La mission débuta sitôt obtenus les concours financiers des ministères français de la Coopération et de la Culture, complétés de ceux de la mission française de Coopération et d'Action culturelle de Yaoundé.

Au sein de l'association Africa Présence, une maquette d'une concession traditionnelle musgum avait été réalisée à partir de l'ouvrage réalisé en 1950 par des élèves architectes, *L'habitat au Cameroun*. Quelques photographies du musée de l'Homme datant de 1931 et des textes descriptifs d'André Gide tirés de *Voyage au Congo* complétaient notre fragile documentation.

Nous avons donc pris connaissance du principe constructif et du fameux système d'échafaudage permanent des Musgum. Cependant, restaient à découvrir au cours de cette mission et au même titre que les apprentis, les subtilités de cette architecture. Le nombre de cases à édifier n'avait pas été précisément déterminé ; nous souhaitions seulement en construire le plus possible en fonction du nombre de personnes engagées sur ce chantier. La destination finale des bâtiments achevés n'avait pas non plus été arrêtée... il était néanmoins prévu que l'Assedem en serait le destinataire et aurait à sa charge de les valoriser et de les entretenir.

Concertation locale

Il nous fallait, dans un premier temps, organiser le dispositif du chantier, constituer l'équipe des maîtres-bâtisseurs, celle des jeunes apprentis, et obtenir le terrain que les autorités locales, sous couvert de l'Assedem, devaient nous attribuer.

Il était prévu que le site de construction serait un don de la communauté. Une réunion extraordinaire de l'Assedem fut organisée afin de délibérer sur le choix du site. Guirvidig, Maga, Pouss, Mourla, Tékélé ? Lequel de ces villages allait recevoir cette construction ? Le chef du canton de Pouss nous proposa deux sites dans le village de Mourla : le premier se trouvait à proximité de quatre cases inachevées, mais s'avéra difficile d'accès. De plus, le terrain nous



Le site du chantier de reconstruction de Mourla sur les rives du Logone.

parut peu propice à la construction. Sensiblement incurvé, l'eau des pluies y stagnerait ; on pouvait aisément anticiper la façon dont en période de pluie l'assise des cases serait partiellement immergée.

En revanche, le second terrain proposé se trouvait le long de la piste vers Kousseri, itinéraire régulièrement emprunté par les commerçants, donc facilement accessible. Légèrement surélevé, le site offre une vue exceptionnelle sur le fleuve Logone, qui coule à cent cinquante mètres à peine. L'endroit est entouré d'arbres, rôniers, neems, et d'un splendide manguier et se trouve à proximité du quartier de Mourla Hà. Ce léger promontoire présente ainsi les avantages d'un apparent isolement dans un espace préservé et d'un voisinage susceptible d'en assurer le gardiennage et l'entretien le moment venu. Par ailleurs la proximité immédiate du type de terre requise pour la construction et celle du fleuve devaient favoriser l'approvisionnement du chantier facilitant considérablement les transports de matériaux, terre et eau principalement. Ce lieu réunissant les paramètres les plus favorables nous fut finalement attribué. Nous devons découvrir ultérieurement, lors du nivellement du terrain, des vestiges archéologiques. Témoignant de la présence d'établissements humains antérieurs à notre occupation, ils furent immédiatement qualifiés de vestiges de la civilisation sao par nos principaux interlocuteurs et conférèrent au site une force symbolique nouvelle et au projet un surcroît de prestige. L'ensemble des élites ayant cautionné ce choix, nous disposions désormais du site idéal pour l'implantation des cases.

Les maîtres-bâisseurs

Grâce au concours du député Azao², qui assura un rôle de conseiller tout à fait précieux pour ce projet, aux prospections de Lazare Eloundou et à l'intervention de Dana Goodhue de l'association des Volontaires pour la paix américains³, trois couples de bâtisseurs furent contactés et informés du projet. Nous les rencontrâmes, sur le domaine du député, à l'endroit même où, en 1966, celui-ci avait entrepris la construction de quatre cases, malheureusement inachevées. Toutefois, malgré trente années sans entretien et l'épreuve des intempéries, ce qui restait de leur coque respective était encore très solide. La présence de ces cases exemplaires, même en ruine, constituait un support technique, direct et concret facilitant grandement nos échanges avec les bâtisseurs.

2. Cf. la partie historique, pp. 47, 48 et 50.

3. Dana Goodhue vivait depuis 1994 à Pouss. Cette opération l'intéressait vivement dans la mesure où elle avait tenté une expérience de ce type en faisant construire quatre cases obus à Pouss en face de la chefferie. Ces constructions n'ayant pas

fait l'objet d'une étude préalable suffisamment aboutie, Dana considérait notre chantier avec attention et nous apportait soutien et conseils.

Détérioration d'une case obus construite à l'époque de Dana Goodhue, c. 1994.





Cases de Maga commandées par la Semry.



Case obus inachevée construite en 1966 par le député Azao et détail intérieur d'une porte.

Le député exprima le souhait que la future concession témoignât au mieux de la tradition, de ses subtilités et de ses richesses. Cet homme âgé, exceptionnellement dynamique, fut le brillant avocat de notre projet. Seuls sa médiation et son pouvoir de conviction nous permirent de rallier le plus vieux des maîtres-bâisseurs présents, Apaïdi Toulouk, qui avait construit nombre de cases obus dans le village avant l'abandon de cette architecture, les dernières remontant à celles de la réserve de Waza, à l'entrée du parc. Ousman Shina avait pour sa part construit en 1994 les cases situées devant la chefferie de Pouss. Quant à M. et Mme Basga, ils avaient bâti celles de Maga commandées par la Semry dans les années quatre-vingt.

Engagés comme maîtres-bâisseurs dans le projet du chantier-école, hommes et femmes étaient chargés d'une responsabilité d'égale importance dans l'enseignement de leur savoir-faire. Sensibles à l'intérêt que nous portions à la tradition dont ils étaient les dépositaires et à l'urgence de la transmission des gestes et des tours de main, Mme Djaoro Bara, M. et Mme Ousman Shina, M. et Mme Basga Moumoun Améri, ainsi que Apaïdi Toulouk, n'hésitèrent pas à s'investir et témoignèrent une grande générosité vis-à-vis des apprentis, partageant au mieux leurs connaissances et ce malgré un dispositif pour le moins singulier : présence d'un architecte français assurant le rôle de chef de chantier, rémunération de l'ensemble des intervenants y compris les apprentis, constitution d'équipes hétérogènes mêlant des personnes provenant de différents villages et clans, le tout pris dans un dispositif de chantier et un agenda précis des travaux à respecter.

Sélection des apprentis

Les termes de référence du projet prévoyaient la constitution d'une équipe mixte de filles et garçons, et que chaque village soit, dans la mesure du possible, représenté par un ou plusieurs jeunes bâtisseurs. Ainsi, aucune communauté musgum ne serait privilégiée plus qu'une autre, et chaque village pourrait à l'avenir engager des constructions teleuk. Nous avons retenu comme critères de sélection l'assiduité, le respect entre hommes et femmes quelle que fut leur religion, un intérêt prononcé pour la culture et l'histoire musgum, une aptitude manuelle, et enfin le suivi des consignes formulées par les maîtres-bâisseurs, seuls à même de décider des choix et des méthodes appliquées à la construction.

En compagnie des chefs traditionnels, sa majesté Mbang Yaya⁴ et sa majesté Ahmadou Mati et le maire de Maga, Zigla Wandji, ainsi que des

4. Le titre de «majesté» à l'adresse des chefs de canton dans la province de l'Extrême Nord est récent. Il date de la fin des années quatre-vingt

sous l'influence d'administrateurs originaires du sud du Cameroun.



Équipe des bâtisseurs sur le chantier de Mourla.



Construction des pose-pieds.



ceux de Mourla et, enfin, la modénature de Pouss, un mélange des deux précédents où le tireté est alors continué par deux «jambes» qui enrobent le pose-pieds en contrebas comparable à une sorte de Y renversé. Dans les trois cas, ces formes ont pu représenter l'identité du village.

On constate une différence notable de la silhouette de la case entre le style de Mourla et celui de Gaya. L'élancement est plus prononcé pour Gaya, tandis que les cases de Mourla ont une allure plus bombée. Cela n'a manifestement aucune incidence sur la statique de l'édifice et n'influe que sur l'aspect et il est possible que la forme des pose-pieds en soit responsable. On observe pour Gaya, qu'ils sont plus hauts et longilignes, tandis qu'à Mourla ils sont ponctuels. Or, à l'échelle du corps, le bâtisseur doit être guidé et influencé par ces formes, dans sa manière d'évoluer en hauteur. Visuellement, l'effet graphique doit également jouer un rôle significatif dans la perception de l'édifice.

En analysant la forme adoptée pour ces éléments on en saisit la pertinence. En effet, on aurait pu imaginer d'autres formes pour économiser de la matière, par exemple un rond ou une console plus en porte-à-faux, mais la structure même de l'élément aurait été fragilisée par la descente de charge émise par le poids du bâtisseur. La forme de pose-pieds de Mourla semble être la plus économique tout en assurant le maximum de sécurité tandis que celle de Gaya est plus «chargée», plus structurée et oriente davantage l'écoulement de l'eau.



Vue générale sur une première rangée de pose-pieds avant séchage.

Confection des reliefs d'assise supérieure.





Application de la couche de renforcement et finition des reliefs.



Construction des rangs supérieurs avec appui sur les pose-pieds de rang précédent.

Restauration des décorations du mur
d'apparat de la chefferie de Pous,
1997.



UNE ARCHITECTURE EMBLÉMATIQUE

Au cours du premier festival culturel musgum de février 2000, le message fort délivré par ses principaux leaders était simple : si les Musgum veulent garder leur unité en dépit de leurs divisions, administratives, religieuses, politiques, une seule voie : le retour vers le passé.

Seulement les Musgum sont le peuple à qui il manque le plus cette référence absolue, celle « d'autrefois ». Bien que cet « autrefois » soit toujours réaménagé quel que soit le groupe, chez les Musgum, de par les changements radicaux de leur société, il a été nié ; ce qui impose alors une reconstruction totale. Autour de quoi ? De la seule référence, positive en ce qu'elle est reconnue universellement parmi les images du passé, la case obus peut répondre à ce besoin.

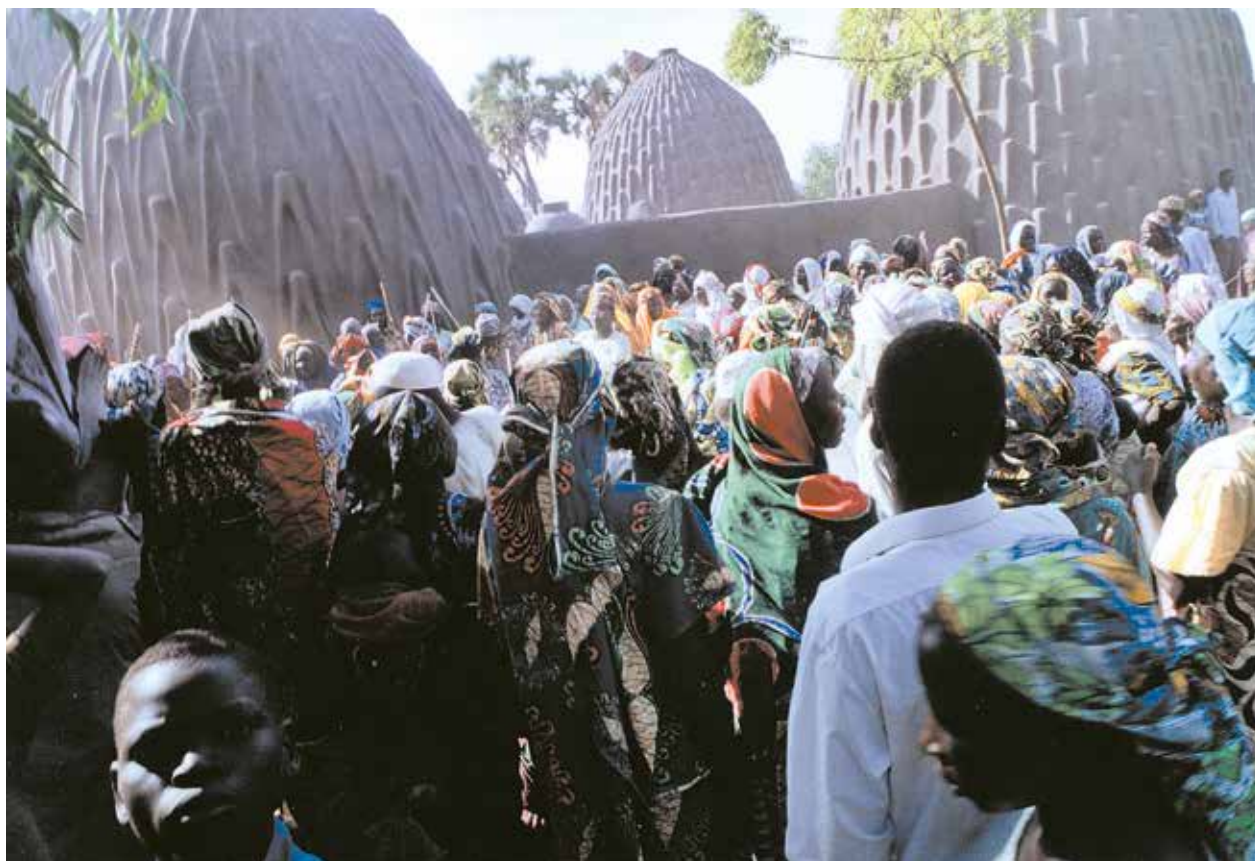
Ainsi la reconstitution de ces cases teleuk n'est plus un épiphénomène culturel d'esthète en mal de préservation des stocks génétiques architecturaux, une simple réappropriation des techniques et des espaces vécus dans cette architecture. Pour les Musgum, c'est la pierre angulaire sur laquelle pourra se refonder tout leur passé.

Que cette revendication identitaire passe par l'architecture et l'habitation qui, en tout état de cause, reste l'élément culturel le plus complexe et pour eux le plus représentatif, est sans doute le meilleur fil conducteur pour remonter dans leur passé.

Et pour reprendre ici la jubilation poétique de Paul Claudel¹ : « Le passé est une incantation de la chose à venir, sa nécessaire génératrice, la somme sans cesse croissante des conditions du futur. » Plus prosaïquement, les Musgum ont conscience de la fragilité de leur culture, qui tombe dans l'oubli, et du vide qui les menacent. La revendication de la case teleuk, même maladroite, marque le refus de se dissoudre dans les ensembles voisins. Elle leur permet de rester lisible dans le concert national et au-delà.

1. Claudel, P., « Art poétique, Connaissance du Temps » in *Œuvre Poétique*, Paris, Gallimard, 1967, pp. 121-145.

Au cours du premier festival musgum à Maga, le 28 février 2000.



Annexe 1 LA CASE TELEUK ET LE PREMIER FESTIVAL CULTUREL MUSGUM DE MAGA 25-28 février 2000

Le festival¹ s'est déroulé à la sous-préfecture de Maga (11 000 hab.), lieu neutre entre les chefferies de Pouss et de Guirvidig. Il a été organisé par les élites musgum extérieures et intérieures. Parmi les principaux organisateurs, les premiers rôles ont été tenus par le colonel Hamad Kalkaba Malboum² et le maire de Maga, Zigla Wandj³. Après d'eux, on peut également citer : Doubla Siama, Tchenem Mawaina, Bara Azaou, Hamadou Evele, Barka Bouba, Saïd Mbang Oumar, Doubla Siama et Tchenem Mawaina⁴.

Étaient présents tous les officiels, depuis le Gouvernorat de la province jusqu'aux communes urbaines de Yagoua et de Maga, en passant par la préfecture et la sous-préfecture. Les députés, les imam, les pasteurs et les représentants des associations musgum étaient également là. L'événement a été couvert par la CRTV et animé par des journalistes musgum comme Sira Léon.

Le festival a été un énorme succès. Les Musgum sont venus en délégations, par centaines, par camions entiers se déversant dans le centre de Maga, sur la place du marché.

Une douzaine de chefs de traditionnels l'ont honoré de leur présence : les sultans et lamido musgum de Pouss, Guirvidig et Kossa bien sûr, mais aussi ceux du Tchad, de Katoa et de Mogroum. Ont également

été accueillis les sultans kotoko de Logone-Birni et de Kousseri ; le lamido peul de Bogo, le chef de canton mandara de Mémé... qui, tous, comptent parmi leurs populations une proportion importante de Musgum.

Ces chefs ont fait leur entrée en voiture, entourés de leurs gardes en uniforme, baptisés «comités de vigilance⁵», armés de fusils de traite (*gurlum*) pétaradants, et suivis des traditionnels cavaliers équipés sur le mode des chefferies musulmanes de la région. À cela s'ajoutaient des cavaliers arabes, spécialistes des fantasias, venus de ces différents sultanats.

Les chefs, avec leurs *faada* (assemblées de notables) et leurs serviteurs, ont été placés sous des auvents (*balak*) disposés à droite des tribunes officielles, ce qui ne les a nullement empêchés de déployer leurs parasols, véritables emblèmes du pouvoir.

La gauche des tribunes était occupée par les associations musgum : Assedem (Association des élites pour le développement de la région de Maga), l'Association culturelle musgum, Gic-Teleuk, Odri (Organisation pour le développement rural intégré à Maga)... et également par les techniciens de radios locales et de la CRTV.

Les délégations représentaient forcément les grandes fractions musgum, Mugulna, Kadey, Kalang, Vlun, Muzuk... mais on

comptait également des clans d'origine musgum appartenant à d'autres ethnies. Il s'agissait de Musgum du Tchad devenus Arabes Showa, donc exclusivement arabophones ; de ressortissants du clan muzukri, de chez les Tupuri (groupe pourtant à très forte cohésion), de la région de Moulvouday, et aussi d'une douzaine de Mofu et de Giziga du clan Murgur, venus des quartiers nord de Maroua.

Un festival, ce sont, bien sûr, des danses, et toute une journée leur a été réservée. Sur la place de Maga, la pression de la foule était telle que les cavaliers, disposés en arc de cercle en face de la tribune, pouvaient seuls la contenir et la repousser en faisant reculer doucement leurs montures.

Les danses n'ont pu être exécutées dans leur totalité en raison d'un trop grand nombre de formations. Elles ont dû se répartir dans les quartiers de Maga. On remarquait les danses des chasseurs grimés en gibiers avec des cornes d'antilopes et des casques à crinière, au son de petits et grands sifflets de terre cuite. Les *kedangenek* ou danses des filles alternaient avec celles des jeunes gens, *diremiley*, porteurs de longues peaux lombaires (peaux de moutons) et qui étaient exécutées pour demander la pluie, et aussi les incontournables danses des *gurna*

(ceux qui pratiquent les cures de lait), inter-prétées par les Bege.

Ailleurs c'étaient les groupes de danses circulaires de femmes, autour de « tambours » de poterie ouverts à la base, avec des peaux tenues sur les cols ; les danses, toujours circulaires, de femmes — dites *adele* — autour de hauts tam-tams ; danses guerrières où les « meneuses » s'affrontent en brandissant des épées (*kaslkar*)... et, enfin, des danses, empruntées aux Kotoko et aux Baguirmiens, pleines de retenues et réservées aux femmes des chefferies parées de tous leurs atours.

Le prétexte du culturel et sa validation par les élites autorisent ce retour au passé. Les Musgum assistaient avec ravissement à la reprise de ces danses vilipendées par les religieux protestants et musulmans. On a alors vu des hommes de débarrasser de leurs bonnets et de leurs boubous, entrer frénétiquement dans les cercles de danse.

Parmi ces danses, la vedette est revenue aux groupes muzuk et à leurs parades guerrières. Équipés de casques de cordes tressées à macarons et de cimiers, portant une armure également de cordes tressées et

cousues bord à bord, libres sur les reins, et appelée *safaya zi gaw*, armés de boucliers de phragmites, de lances ou de couteaux de jet, ils simulaient des charges, avec des grondements de fauves.

D'autres portaient des armures de cuir avec protège-nuque, d'où jaillissaient du dos deux grandes antennes de plus de deux mètres, agrémentées de poils de la toison de béliers, alternant les roux, les blancs et les noirs, appelées *kankalang*. Ces antennes permettaient aux différents clans de rallier leurs meneurs au cours de chasses ou de combats dans les yayrés. Cet équipement est porté par les cavaliers. Toutefois, le grand absent était bien le poney, dont les Musgum ont abandonné l'élevage.

Le bouclier (*gamar*) bombé de phragmites, à poignée de bois, a été présenté comme le symbole de la résistance assurée du peuple musgum et le symbole actuel de la lutte contre la pauvreté. Un exemplaire en a été offert au Gouverneur, accompagné de l'incantation case obus miniature en terre cuite.

Tout devait, en effet, tourner autour de la case teleuk. Déjà l'invitation-programme

du festival donnait le ton en affichant la case obus. Devant la tribune officielle étaient alignées des reconstitutions de cases obus miniaturisées, en argile, fabriquées à Mourla et à Gouaye au Tchad. Les délégations qui défilaient avec des pancartes portaient toutes ou presque une peinture de l'emblématique case obus, comme celle un peu surdimensionnée de la « jeunesse musgum du Madiago » (Tchad).

La case teleuk a été de tous les discours, celui du colonel Kalkaba d'abord : « Dans cette fête de la fraternité musgum autour de la case teleuk, aujourd'hui ressuscitée à Mourla [...], cette case, née du génie du peuple musgum, unique au monde ». Dans sa réponse, le représentant du Gouverneur ne se montra pas en reste : « Case obus objet de fierté nationale » !

Enfin, les visites prévues passaient par un certain tombeau sao, lieu de fouilles mal identifié, sur une butte de Mourla ; la visite « portes ouvertes » de la chefferie de Pouss, et le clou, bien sûr, la réalisation de l'ensemble de cases teleuk, suscité par Patrimoine sans frontières à Mourla. Le site était, lui aussi occupé par une foule de danseurs et de

musiciens... tous cherchant à se faire photographier dans la cour, devant les cases.

Pour préparer le festival, on avait peint en ocre et en noir de très nombreuses cases de Pouss et même les murs de l'austère chefferie de Guirvidig. On y avait ajouté de nombreux dessins d'animaux, avec des tablettes coraniques (*alluha*) stylisées et des motifs floraux, répliques des broderies de femmes musulmanes. Toutefois, les représentations de cases obus y étaient quasi omniprésentes.

Le festival ethnique est un genre qui connaît ses règles et s'exerce dans un cadre officiel où se mêlent élites, représentants de l'administration et pouvoirs traditionnels. Le déroulement des activités s'égrène selon un programme qui reste sensiblement constant : manifestations ludiques avec danses et musiques traditionnelles, expositions d'objets du passé — monopolisées par l'architecture dans le cas des Musgum — évocation de l'histoire avec la venue de chercheurs et/ou d'universitaires nationaux ou étrangers, exposés de la situation économique de la région et des perspectives d'avenir, conjuration des maux dont souffre la société... bilan de la ou des associations qui soutiennent le festival.

Un festival utilise des bâtiments officiels, mairie, lycée... Le financement est souvent assuré par des personnalités politiques — même si parfois elles doivent un peu rester en retrait afin d'assurer la neutralité du festival — elles seules étant susceptibles de rallier des sponsors.

À travers cette tribune exceptionnelle fut le festival de Maga, tous les thèmes chers aux Musgum ont été abordés dans les discours. Celui de l'unité du peuple musgum, éclaté entre deux pays, plusieurs départements⁶, trois religions, avec une langue menacée qui recule sous l'influence du bornouan à Kossa, du fouldé à Guirvidig et dans les lamidats peuls, du masa chez les Muzuk et, enfin, de l'arabe au Tchad⁷. Le salut passe par un retour vers le passé, retour qui ne peut s'appuyer que sur des réalisations concrètes comme la réhabilitation de la case teleuk.

Kalkaba a aussi essayé de faire passer le message du développement avec le lancement d'une Sodelog (Société de développement du Logone), devant prendre en charge l'agriculture, l'élevage et la pisciculture. On fit l'exploit de ne pas mentionner la Semry, dont l'effondrement reste une préoccupation pour

tous les Musgum, mais qui demeure un sujet particulièrement conflictuel⁸.

On parla également de la relance du tourisme⁹, avec toujours plus de constructions de cases teleuk, en y associant la réfection des tronçons de la route Maroua-Maga.

Des problèmes divers ont été évoqués comme celui de la déperdition scolaire devenue préoccupante chez les Musgum, parallèlement à une islamisation qui se radicalise et à l'alourdissement des charges d'écolage pour des parents qui doivent maintenant faire la démarche d'inscrire leurs enfants...

La soirée du samedi 28 février 2000 s'est achevée par un essai sur l'histoire des grandes fractions musgum¹⁰, suivie d'un exposé retraçant la reconstitution des cases teleuk à Mourla et le devenir de cette habitation. Dans les discours précédents, l'idée d'un concours de la construction de la plus belle case teleuk dans le canton de Pouss et ses environs, avait été lancée¹¹.

Ce festival devait donner, avec la case teleuk, à la fois le drapeau et les armoiries du peuple musgum, ce qui n'est pas un moindre acquis pour une première manifestation de ce type.

1. Ce type de festival répond à une véritable « demande sociale » et participe d'un mouvement généralisé. En 1999, du 27 au 29 janvier, a eu lieu à Yagoua celui des Masa-Musey, voisins des Musgum, également mis en place par les élites extérieures de ces groupes. Le festival kanuri d'avril 1997 avait été commandité par l'assemblée générale de l'ACKAC (Association culturelle Kanuri du Cameroun) et il s'est déroulé au lycée de Maroua, soutenu financièrement par un ministre et d'autres personnalités kanuri. Ce festival faisait suite à celui des Giziga, encadré par l'association culturelle giziga, deux ans auparavant, toujours à Maroua. Les 16 et 17 octobre 2000 avait lieu le premier festival mbororo à Figuil, avec la participation du Consulat de France de Garoua. Les rencontres pan-peules se sont tenues les 5 et 6 février 2000 à Yola (Nigeria) sous le patronage de l'émir, avec la forte participation de l'association Kawtal Pulaaku, soutenue par l'APSS (Association pour la promotion de l'élevage au sahel et en savane), ONG, de « culture peule », soutenue par des fonds helvétiques.

2. Hamad Kalkaba Malboum appartient au clan Avigalay, qui s'est illustré par sa résistance à la pénétration coloniale. Son père, Malboum Gangang, petit-fils de Malboum Bey, chef de file des Avigalay, fut contraint d'émigrer du pays bege pour Zimado (Logone-Birni), puis pour Kawadji (Kousseri), où il a été rejoint par une forte communauté avigalay. Hamad Kalkaba Malboum est colonel de gendarmerie. Il occupe la fonction de conseiller du ministre d'État chargé de la Défense. Il est également président du Comité national olympique et sportif du Cameroun, président de l'Organisation du sport militaire en Afrique et vice-président du Conseil international du sport militaire. Son charisme évident qui s'est manifesté tout au long du festival fait aujourd'hui de lui le leader incontesté du peuple musgum.

3. Zigla Wandji est originaire de Pouss-Mourla. Il a été infirmier vétérinaire principal avant de devenir le maire UNDP de Maga.

4. Il s'agit d'un groupe d'élites qui tend à monopoliser le pouvoir en étant présent à tous les niveaux de la vie politique, du local au national. Localement leur pouvoir repose sur les alliances matrimoniales et aussi sur des charges de notable (dans les chefferies traditionnelles) qu'ils endossent directement ou par clients interposés. Souvent hauts fonctionnaires, ils sont également affiliés au RDPC, parti gouvernemental, seul dispensateur de postes et de prébendes. En tant que fils du célèbre député Azao, Bara Azao possède une influence de nature patronymique, Hamadou Evele est directeur général de la SEMRY, deuxième entreprise des provinces du nord, Saïd Mbang Oumar est le frère du sultan de Pouss et beau-frère du précédent. Il deviendra en 2002 maire de Maga en succédant à Zigla Wandji.

5. Ces comités ont été montés dans les années quatre-vingt-dix pour lutter contre les « coupeurs de route ». Ils sont composés, pour l'essentiel, de chasseurs traditionnels.

6. Les élites musgum, comme du reste celles d'autres groupes, regardent comme un idéal l'identification d'un territoire ethnique, avec le découpage administratif, un département ou une sous-préfecture. Les exemples réussis de cette continuité historico-administrative de l'ethnie seraient, au Cameroun, le pays bamoun ou le lamidat de Rey Bouba. La multilocalisation des unités administratives de tutelle est ressentie comme un danger pour la cohésion ethnique.

7. Il est à remarquer que deux langues véhiculaires se partagent la zone de peuplement musgum, l'arabe au nord d'une ligne Mora-Pouss et le fouldé au sud.

8. Le problème de la Semry et de son devenir est aujourd'hui politique. Son évocation lors du festival masa avait quelque peu empoisonné les débats l'année précédente à Yagoua.

9. Les chiffres officiels de l'office de tourisme de Maroua faisaient état de 33 000 touristes qui auraient visité le pays musgum pendant la saison 1997-1998.

10. L'exposé conduit par Christian Seignobos, invité par l'ACM, a été l'occasion de prendre la mesure de la soif des Musgum, lettrés ou non, de leur histoire. Une demande a été clairement exprimée à Patrimoine sans frontières pour élargir son mandat et passer du chantier-école à des investigations culturelles plus larges. Elle s'est même fait pressante pour engager la rédaction du présent ouvrage.

11. Cette initiative sera un test pour la réappropriation par les communautés musgum de leur architecture. Ce symbole l'emportera-t-il, y compris dans les zones qui n'ont pas connu la case obus (notamment depuis la fin du XIX^e siècle) comme à Bigué-Palam, le village d'où est originaire la famille Kalkaba, le président de l'ACM ? Le prochain festival devait se dérouler, hors du pays musgum, à Kousseri, au quartier Kawadji du 15 au 17 mars 2002. Le seul fait de projeter un second festival musgum en 2002 prouve la vitalité de l'ACM, mais aussi les besoins ressentis par les Musgum de débattre sur eux-mêmes, toujours sous l'égide de la case teleuk reconstruite à Kawadji pour les besoins du festival.

Annexe 2

EXTRAITS D'ENTRETIENS DE MUSGUM AYANT PARTICIPÉ AU CHANTIER DE MOURLA

(propos recueillis par Fabien Jamin et commentés par Christian Seignobos).

Premier entretien de Basga Turuk, maître-bâisseur (1999)

QUESTION — Vous avez enseigné la technique de construction des teleuk, qu'en pensez-vous ?

MAÎTRE-BÂISSEUR — Les enfants ont bien appris, mais je ne sais pas s'ils construisent ailleurs.

Q — A-t-il des nouvelles des anciens apprentis et discutent-ils ensemble des cases teleuk ?

BT — Non. Moi je suis le maître de tous, je leur ai appris comment il faut construire. On doit me consulter avant les nouveaux projets.

Q — Combien de cases teleuk a-t-il construit dans sa vie ?

BT — Une dizaine en tout, ici à Mourla et deux à Waza¹. À Waza, là-bas la terre n'est pas bonne.

Q — Les cases teleuk de Pouss ont été abandonnées, qu'en pense-t-il ?

BT — C'est à vous [Patrimoine sans frontières] de décider ce qu'il faut faire...

Q — Sait-il si le sommet des cases peut-être réparé ?

BT — Il est en effet possible de remonter la partie détruite.

Q — Juste la partie détruite ou doit-on casser un petit peu pour remodeler un tour régulier ?

BT — Oui, c'est ça, on casse jusque-là où c'est dur, puis on remonte.

Q — Comment entretenir les cases de Mourla ?

BT — Après chaque saison des pluies il faut entretenir, c'est tout. Quand on les entretient elles ne peuvent tomber.

Q — À qui revient d'entretenir les cases de Mourla, elles appartiennent aux Musgum, ce n'est pas aux Blancs de s'en occuper ?

BT — Les cases sont bien aux Musgum, mais je considère que l'entretien est à la charge des Blancs, du commanditaire.

Q — Vous êtes le doyen des constructeurs de cases teleuk, c'est ça ?

BT — Moi seul reste. Si je fais des impréca-tions et ramasse la terre là où tu as construit et en disant ça va tomber, ça tombe.

L'entretien avec Basga laisse à penser qu'il fallait jadis accomplir des sacrifices propitiatoires et les réaliser auprès de certains personnages. Basga, devenu par son savoir « maître » des cases teleuk, aimerait bien toucher une petite rente même symbolique sur les chantiers à venir, un peu comme les propriétaires des mares ou des biefs du

Logone reçoivent un pourcentage des prises en début de campagne de pêche.

Deuxième entretien avec Kompali, une vieille femme qui a travaillé sur le chantier et qui a construit chez elle une case teleuk.

Q — Que représente Kompali dans le village ?

K — Dans son quartier de Mourla Gobo elle est la présidente des femmes. Elle donne des conseils aux jeunes femmes et elle les encadre lorsqu'elles travaillent en groupe.

Q — Elle continue sa tâche de doyenne des bâtisseurs ?

K — Comme elle vieillit, après sa mort, ce seront ses petits-enfants qui vont continuer à construire les cases teleuk. Elle est née et a grandi dans les maisons teleuk. Quand elle a rencontré son mari c'était encore dans la maison teleuk, sa vie c'était dans la case teleuk.

Q — Quand les Musgum ont-ils commencé à cesser de construire les teleuk ?

K — Il y a presque cinquante ans qu'ils ont commencé à laisser peu à peu tomber ces constructions.

Q — Pourquoi ?

K — On a abandonné les cases teleuk parce que le travail de la terre est très dur. Parce que dans le temps il y avait la ration² en abondance, il y avait le poisson, il y avait le mil³, ça produisait, donc les gens étaient prospères. Il n'y avait pas de maladie, donc les gens travaillaient ; il y avait aussi l'entraide entre voisins. [...] Pour la construction il faut préparer⁴ le matin, il faut préparer à midi, il faut manger le soir, à tout moment quand on construit, on mange. Il y avait l'huile de poisson, il y avait le poisson, il y avait la viande, le mil, comme ça le travail avançait... mais il n'y a plus ça maintenant c'est difficile de construire.

Q — Qui lui a appris à construire les cases ?

K — Son père était bâtisseur, quand il construisait, elle aussi était derrière. [...] C'est comme ça l'apprentissage quand quel'un travaille, toi tu es à côté de lui, tu l'aides un peu, après si tu es intelligent tu peux le faire à ton tour.

Q — Les jeunes l'ont-ils aidée à faire la case qui est dans sa concession ?

K — Ses petits-fils étaient là, ils transportaient quand même la terre. Ils étaient fiers de la construction. Le haut n'est pas achevé parce qu'elle a été un peu malade.

Q — Cette case à quoi va-t-elle servir ?

K — Elle n'a pas d'usage précis. C'est pour montrer aux gens, aux visiteurs éventuels une case teleuk. Les visiteurs pourront peut-être laisser quelque chose, lui donner un peu d'argent.

Q — C'est du business... quelqu'un va l'habiter ?

K — Personne ne va habiter là.

Il ressort de cet entretien deux éléments importants.

Outre le rappel du bon vieux temps et de la nourriture du passé que l'évocation de sa jeunesse enjolive, Kompali signale que ces constructions étaient le fruit d'un travail d'entraide à réciprocité de service. Ce travail était entouré d'une ambiance festive

accompagnée d'une nourriture abondante, trois repas et sans doute de la bière de mil à satiété, alors que l'ordinaire des Musgum se compose d'un repas le soir et d'un en-cas le matin. L'affaiblissement des liens sociaux serait en partie responsable de l'abandon des cases teleuk.

Avec le poisson et le mil, c'est le rappel du genre de vie passé des Musgum. L'huile de poisson essentielle dans l'alimentation des Musgum avant 1950 a commencé à reculer en même temps que les cases obus. C'est sans doute moins l'abondance de la nourriture que Kompali veut mettre en valeur que la différence de nature avec celle d'aujourd'hui. La case obus se conjugait avec la culture du mil, la pêche et la bière et non avec le riz et le thé de l'islam et du protestantisme. Ce n'est pas explicitement dit dans le propos mais sous-entendu.

Quant à l'unité teleuk qu'elle a elle-même construite, elle ne servira à personne et elle devient très claire sur le sujet. Cette case représente la démonstration de son savoir-faire et le touriste qui viendra la visiter et prendre des photos devra laisser une petite obole. C'est une «case-appât», elle n'a pas même besoin d'être tout à fait achevée.

Kompali est restée dans l'esprit des années soixante-dix lorsque les sous-préfets contraignaient les Musgum à construire une case obus par concession pour le tourisme. En revanche, elle a retenu du chantier mené par Patrimoine sans frontières la rhétorique, celle d'une transmission des savoir-faire aux petits enfants.

Troisième entretien avec Marcel Agdalaye (trésorier de l'Assedem) et Gilbert Amina (inspecteur de l'enseignement primaire, ancien président de l'Assedem).

Q — Depuis trois ans, la concession de Mourla (Patrimoine sans frontières) a été inaugurée avec les élites et les représentants des institutions camerounaises et françaises. Quel usage a-t-il été fait de cette concession ?

GA — Depuis sa construction, il y a affluence de touristes, cela fait notre fierté car cela permet de faire connaître notre case hors du triangle national. En plus, nous avons eu à recevoir notre gouverneur de province, quand il passait pour sa tournée de prise de contact, nous l'avons conduit là-bas ; il a visité et il a été très content. Nous avons mis sur pied un comité de gestion qui perçoit des frais de visite, ce qui fait que les cases n'ont pas été abandonnées.

Q — Quel est le coût de l'entretien pour une année, globalement ?

GA — L'année dernière, l'Assedem a débloqué 40 000 FCFA (600 euros), estimant que ça devrait suffire mais les femmes requises pour ce travail ont réclamé plus. On leur a donné je crois une centaine de mille quand même. Mais nous avons pensé que cet esprit doit être effacé parce que la case, c'est notre case. Nous tous devons contribuer à son entretien et c'est cet esprit que nous voulons inculquer dans le tête de chacun de nous.

Q — L'entretien est la condition *sine qua non* pour la conservation de ce patrimoine, concrètement vous faites quoi ?

GA — Normalement c'est ce que les touristes versent qui doit servir à l'entretien, si c'est insuffisant, l'Assedem intervient.

MA — C'est pour cette raison que nous avons formé un bureau spécial pour contrôler ces recettes.

Q — Avec le recul, aujourd'hui quelles sont les répercussions de cette opération ?

GA — À travers cette construction ce n'est pas seulement la case qui est connue mais tout le peuple musgum. Le GIC teleuk malheureusement n'a pas été très sollicité, en dehors de monsieur Bara Julien qui a réalisé des cases à Maroua, il y en a eu peu d'autres, tout simplement parce que les gens estiment que le coût est trop élevé.

Q — Oui entre 300 000 et 600 000 CFA.

MA — Nous qui sommes élites, nous voulons que chacun fasse ce genre de case, une au moins chez soi, mais [...] le moyen manque.

Q — Il semble que tout le monde ne soit pas d'accord avec le fait de construire des cases teleuk hors de la région de Maga ?

GA — L'essentiel pour nous est que cette case soit connue. Il y a eu des cases à Waza, une aussi à l'occasion du comice agro-pastoral à Maroua. Je crois qu'elle doit être encore debout, non loin de là où monsieur Bara a construit son auberge.

Q — On constate qu'à Pouss les cinq cases construites par Dana Goodhue, il y a cinq ans, sont à l'abandon et se détériorent.

GA — En partant, elle n'a peut-être pas mis en place un bureau pour assurer l'entretien des cases. Quant à la case de [...] qui n'est plus, paix à son âme, c'est à son fils de continuer, mais ce dernier refuse de poursuivre.

Q — Que préconisez-vous pour l'avenir de la case teleuk et celui de la culture musgum ?

GA — Aujourd'hui, même si le Musgum n'a rien à présenter dans les rencontres culturelles, il a au moins sa case et cela fait sa fierté. Notre objectif est de continuer à entretenir la

concession de Mourla pour qu'elle devienne même le centre culturel musgum.

MA — Si ce n'est pas le problème de moyens, nous voulons que ces cases ne soient pas seulement à Mourla, mais à Maga et même à Kay Kay, dans tous nos coins importants. Mais le problème du coût se pose...

Q — Pensez-vous pouvoir moderniser cette case ?

GA — Cela peut être possible mais notre souci, c'est que cette case garde son originalité. Il ne faut pas qu'en modernisant on la dénature. [...] Lors de la visite du gouverneur, par exemple, on a mis à l'entrée principale un battant en tôle, mais beaucoup de gens n'étaient pas d'accord.

Q — La concession de Mourla doit rester authentique. J'ai aussi conseillé d'enlever la porte en tôle et même les fauteuils en terre qui n'ont rien à faire là⁵. Si vous voulez vous lancer dans des expérimentations et continuer à développer l'imaginaire et l'intelligence de la construction musgum, faites-le chez vous.

GA — Cela est possible, mais il faut qu'on y pense, il faut qu'on soit vraiment intéressés, c'est-à-dire la communauté musgum dans son ensemble.

À partir de ces bribes d'entretiens, on est fondé de s'interroger sur le futur de la case teleuk. L'intérêt de la case teleuk ne semble se manifester chez les Musgum qu'en face de l'étranger. Cette architecture est-elle un enjeu de débat réel entre Musgum sur l'usage qu'il convient d'en faire, hormis ceux qui ont intérêt à l'instrumentaliser vis-à-vis de l'extérieur ?

Il y a toujours de la part des élites une prétendue générosité théorique et un

activisme tout de parole ; mais qui a vraiment intérêt à s'approprier la case obus ?

Cette case ne serait-elle qu'un moyen de capter la rente de l'aide extérieure, ici, à travers le patrimoine ? Le chantier des cases teleuk doit-il rester, pour d'éventuels commanditaires extérieurs, coûteux et long pour faire durer l'emploi ? Même l'entretien de la concession de Mourla traduit un enjeu entre association, bureau et prestataires. Les touristes seraient nombreux à la visiter. À raison de 1 000 CFA la visite, le «bureau» devrait disposer d'une trésorerie. Pourquoi cette opacité de gestion ?

Les cases teleuk représentent des cases-appâts, de démonstration ou encore d'ornement (auberge) ; mais quatre années après le chantier, aucune des cases n'est redevenue une habitation. La forme d'une représentation «à vivre» peine, pour le moment, à s'exprimer.

Avec l'architecture de la case teleuk, est-on encore en situation de «veille», de sauvegarde de pratiques, de tours de mains... et sa réappropriation, la vraie, est-elle encore à venir ?

L'intervention d'un projet comme celui de Patrimoine sans frontières, ne peut tout régler. Il ne peut imposer ses valeurs avec la reprise de ce modèle architectural et sa multiplication. Les Musgum ont d'une certaine façon détourné le projet, ce qui ne veut pas dire que ce dernier ait échoué, au contraire. En mal de repère symbolique, les Musgum ont récupéré la case obus, ce qui les fait exister socialement, préoccupation essentielle, dans le concert des peuples de la province et bien au-delà.

1. Aux deux entrées de la réserve nationale de faune de Waza. Les cases, sortes de guérite, étaient en effet de petite taille.

2. Emprunt au jargon militaire pour la part de nourriture quotidienne pour une famille.

3. Dans le nord du Cameroun, on dit mil pour sorgho : la «boule de mil», la «bière de mil»... Les mils pénicillaires existent mais le gros de la production vivrière est assuré par les sorghos.

4. En français local, la «préparation» ne peut être que la préparation du repas.

5. Ces fauteuils de terre réalisés à l'extérieur du chantier ont été conservés comme un tout avec les cases teleuk.

VOCABULAIRE MUSGUM

adangkay : argile.

aftiy : terre.

aftiy na mer' dek : terre noire.

aftiy na mekele : terre rouge.

aftiy n'abay : terre homogène.

agam : *Khaya senegalensis*.

ahony : *Prosopis africana*.

alfi : *Ziziphus mauritiana*.

algeng : *Diospyros mespiliformis*.

amlay a kata : case-cache, litt. «à l'intérieur de l'autre côté».

atla lay : *Sorghastrum stipoides*, graminée pérenne de 0,9 à 2 m, des bas-fonds le long du cours du Logone. Elle sert à confectionner des nattes épaisses et des portes.

aziy : pose-pieds sur le mur extérieur de la case obus, litt. «pied».

balak : hangar, auvent pour faire sécher les récoltes et entreposer les fanes d'arachide et de niébé, s'applique aussi à des sortes de mezzanines.

'bal'bal : corde entourant le col du grenier et le sommet de la case obus, et qui permet d'accéder au faite de cette case.

bembrem : planche-lit, généralement extérieure.

berzlem : contreventement ou muret de séparation à l'intérieur de la case et lieu de stabulation du petit bétail.

buruma : *Guiera senegalensis*.

dalam : concession.

dedega : muret de raccord entre case et silo, dans la cour de la concession.

dedem : 1. couloir qui mène à la case-cache ; 2. toiture plate en terre.

delemiye : le féminin de *dalam* désigne toute case prise isolément, de tout type à l'exception de la case obus. L'usage actuel en fait la case standard.

dunu : lit chauffant.

esleme : *Combretum glutinosum*.

ganang : *Mitragyna inermis*.

gwing : foyer fixe.

hono : étagère, alvéole de terre à l'intérieur de la case obus.

hura : palmier rônier.

karakara : rideau de tiges de graminées (*atla*) ; syn. : *salasala* (avec des graminées plus fines).

kiriyim : huitre, *Etheria elliptica*, que l'on trouve en bancs dans le lit du Logone.

laba : l'initiation.

magala : seuil de la concession.

magaya : tiges de *Vetiveria nigriflora* (feuilles : *afalagay*).

mamla : *Oryza longistaminata*.

malagas : *Piliostigma reticulatum*.

mbeziy : vanneries de différentes factures qui s'intercalent entre les chevrons et les litages de chaume du toit. Celle avec des graminées fortes forme une vannerie circulaire sur laquelle on monte les silos.

meng helay : ouverture ou devant de la porte de la case, litt. «la bouche de l'endroit».

meref : battant de porte en vannerie.

mlam : *Anogeissus leiocarpus*.

mukusu : colorant rouge issu du liber de caillécédrot.

muman : enceinte de capture appâtée.

mumus : ingrédient végétal, herbe hachée que l'on incorpore dans la terre de construction.

nena : natte exclusivement en tiges de graminées.

pay : chef musgum.

rogo : espace derrière la maison, douche et latrines.

saksaro : *Terminalia spp.*

sengelek : chapeau de vannerie qui coiffe le grenier ou le sommet de la case obus.

suksukiy : *Panicum walense Mez*, *Panicum paucinode Stapf*, graminées que l'on incorpore, finement hachées, à la terre destinée à la construction de la case obus. Ces graminées, très voisines, sont probablement conspécifiques.

talas : pose-pieds en saillie qui fait le tour du silo principal.

tapra : porte en planches.

teleuk : voir *tölek*.

tokoy : *Balanites aegyptiaca*.

tölek (*tèlèk*, *tölek*, *tölok*...) : case obus. La forme *tulukiy* est un féminin, elle désigne une case obus de petite taille.

tuko : foyer portatif, chaufferette, garde-braises.

vavat : *Aeschynomene afraspera*.

vre, pl. *vrakay* : grenier au centre de la concession ; syn : *vre na pakatay*, litt. le silo de la cour. Le féminin *vray* désigne un silo de petite taille, généralement intérieur.

wula 'di tölek : ouverture sommitale de la case obus ; litt. : le «cou» de la case obus.

wulaga : «sorgho flottant», *Sorghum Durra*.

yaga : *Aeschynomene sensitiva*.

zlaga : mur de clôture de la concession ou de la cité ; syn. : *gelek*.

GLOSSAIRE

adim : pages ou serviteurs du mbang de Massenya, généralement recrutés parmi les fils des chefs tributaires du Baguirmi.

alkali : de l'arabe [al qadi], «juge», juge traditionnel.

argamasse : du portugais [*argamassa*], «mortier», toit plat, en terrasse.

baleinière : barque métallique, d'une dizaine de mètres de long, démontable, utilisée au début de la période coloniale sur le Chari et le Logone.

banko : terme d'origine mandingue pour «terre argileuse», employé dans le jargon français d'Afrique pour tout bousillage de terre pétrie servant à construire des murs traditionnels.

boukarou : en foulfouldé [*bukkaaru*], hutte végétale des campements peuls. Ce terme a servi à désigner en français une habitation circulaire en terre, à toit de chaume. Par la suite, on n'a retenu que le trait «case ronde» dans le sens de case circulaire améliorée en usage dans les campements administratifs, les hôtels ou chez les particuliers.

djaoro : du foulfouldé [*jawro*], chef de village.

faada : assemblée de notables (fildé), parfois traduit «cour» du lamido.

férik : de l'arabe tchadien [farig], campement d'éleveurs.

Fulbe : pour «Peuls». [*ful'be*], les Peuls ; pl. de [pullo], un Peul ; Peul peut aussi être orthographié peuhl. «Fulbe» est d'un emploi généralisé dans le Nord-Cameroun, utilisé au pluriel comme au singulier.

foulfouldé : langue peule. Langue véhiculaire de la province de l'Extrême-Nord, jusqu'à la latitude de Mora.

gurna : cure de lait et jeune homme participant à une cure de lait. Institution masa qui s'est diffusée chez les Muzuk et les Bege.

kirdi : de l'arabe [*qird*], «singe». Il servait à désigner les groupes païens razziés par les royaumes du Bornou et du Baguirmi. L'administration coloniale militaire française devait reprendre cette appellation pour désigner les «païens».

lamido : francisation du foulfouldé [*laamii'do*], «sultan» ; sur le modèle de «sultanat», on a construit «lamidat» : territoire sur lequel s'étend le pouvoir d'un lamido. On appelle, depuis peu, par simplification, tous les chefs de canton musgum «lamido». Toutefois, encore dans les années quatre-vingt, seul celui de Guirvidig, par proximité des Peuls, était ainsi nommé. On parlait plutôt du sultan de Pouss, par analogie avec les sultans kotoko voisins et sous l'influence de l'arabe tchadien. Néanmoins, le titre revendiqué à Pouss est celui de «mbang» comme au Baguirmi.

lawan : appellation empruntée à la titulature du Bornou, reprise par les lamidats peuls. C'est le chef d'un gros village qui a sous ses ordres plusieurs *djaoro*. Le *lawan* est souvent l'échelon intermédiaire entre lamido et *djaoro*.

may : le sultan du Bornou, qui deviendra le Shéou lors d'un changement de dynastie au XIX^e siècle. Le sultan du Wandala peut aussi être appelé «may», mais son vrai titre est «tlikse».

mayo : du foulfouldé [*maayo*], cours d'eau temporaire, oued.

mbang : le sultan chez les Baguirmiens.

modibo : du foulfouldé [*moodibbo*], «docteur en sciences coraniques».

muskuwaari : du foulfouldé, sorghos repiqués. Sorghos désaisonnés, repiqués sur des sols argileux après la saison des pluies, en octobre/novembre, récoltés en février.

pirogue cousue : presque toutes les embarcations qui circulent sur le Logone, le bas Chari et le lac de Maga sont des pirogues cousues. Les troncs de caïlcédrat, généralement utilisés dans la région, ne peuvent donner une pirogue d'un seul bloc. On doit y rajouter des pièces, la partie d'un flanc, d'une proue... Les pièces rapportées

sont cousues avec des fibres d'*Hibiscus cannabinus*, étanchéisées avec des bourrelets réalisés avec certaines graminées et de la gomme.

potopoto (pot'pot') : du sabir colonial, terre argileuse à bâtir.

rôneraie : formation de palmiers rôniers (*Borassus aethiopum*), dont la genèse est souvent mi-naturelle, mi-anthropique.

sakama : sorte de carrelet monté sur deux antennes, manœuvré généralement à l'avant d'une pirogue.

sao : populations mythiques disparues, localisées dans les régions amphibies du sud du lac Tchad, de la Komadougou Yobé à l'ouest au lac Fitri à l'est. Il s'agit d'une galaxie de groupes indépendants et rivaux qui vivaient en cités à proximité de mares et de cours d'eau, du VII^e siècle av. J.-C. jusqu'au XV^e siècle. Ils finirent par s'unifier autour de quelques puissantes cités, dont les Kotoko seraient les descendants les plus directs.

saré : du foulfouldé [*saare*], «enclos familial». Ce terme est si courant dans le français local que, bien souvent, on l'emploie pour désigner tous les types de «concessions» du Nord-Cameroun.

sekko : du foulfouldé [*sekko*], «panneau de vannerie en tiges de graminées».

senne : filets maillants à flotteurs manœuvrés avec des ralingues ou avec des bâtons.

tara : du mandingue [*tara*], «lit en bois».

Dans le nord du Cameroun, ce terme s'applique au «lit Fulbe», fait de tiges de *Sesbania pachycarpa* assemblées et liées par des lanières d'écorce ou de cuir qui composent un support à caissons pour la couche proprement dite.

Wandala : autre appellation du royaume du Mandara.

ayré(s) : du foulfouldé [*yaayre*], plaines d'inondation servant de pâturages après le retrait des eaux. Les grands ayrés sont constitués de la zone d'épandage des eaux du Logone en aval de Pouss.

zina : concession masa.

yerima : du foulfouldé, prince.

zawleeru : foulfouldé, case-vestibule.

CHRONOLOGIE DU PAYS MUSGUM

- 1821-1825 : Denham, Clapperton et le Dr Oudney gagnent le Bornou : premiers contacts avec les «Musgos».
- 1851 (novembre) : expédition de H. Barth et A. Overweg sur le Logone et le pays «musgu».
- 1853 : Dr H. Vogel visite le royaume du Mandara et les pays «musgo» et «tubori».
- 1871-1873 : G. Nachtigal séjourne au Bornou et au Baguirmi.
- 1892 (novembre) : Rabah attaque le Baguirmi et met le siège devant Mandjafa, sur la rive droite du Chari, où s'est réfugié Mbang Gaourang.
- 1897 (août) : E. Gentil, commissaire du gouvernement, signe avec Mbang Gaourang un traité justifiant la venue de la France.
- 1900 : chute de l'empire de Rabah. Au cours du combat de Kousseri ou, plus précisément à Lakta, le conquérant Rabah et le commandant Lamy sont tués le 22 avril.
- 1900 (décembre) : remontée du Logone, de Fort Lamy à Laï, par le lieutenant Kieffer.
- 1902 : entrée des Allemands dans l'extrême nord du Cameroun, bataille d'Ibba Sange à Maroua le 20 janvier contre les Fulbe.
- 1903-1904 : l'enseigne de vaisseau Delevoye et le commandant Lenfant descendent et remontent le Logone.
- 1904 : premières descriptions du pays musgum par le résident allemand Von Stieber.
- 1908 : Mbang Mati de Mogroum est nommé chef du pays «musgu».
- 1911 : Allemands et Français retracent la frontière entre le Tchad et le Cameroun. Les Français récupèrent l'interfluve Chari-Logone, dit du «Bec de canard».
- 1913 (septembre) : l'administration allemande fait pression pour faire passer les Musgum du «Bec de canard» sur la rive allemande du Logone.
- 1914-1918 : Première Guerre mondiale.
- 1914 (30 octobre) : jonction franco-anglaise à Sava, près de Mora.
- 1915 (10 juin) : capitulation de Garoua, les Français occupent le nord du Cameroun.
- 1917 : la variole et la peste bovine ravagent le pays musgum.
- 1926 : André Gide et Marc Allégret séjournent chez les Musgum. En février, Allégret réalise d'admirables «premières vues» du pays «mousgou».
- 1926 (octobre) : Th. Monod travaille sur les «industries des pêches» du Logone.
- 1928 : le révérend Berge Revne, de la Mission fraternelle luthérienne américaine, ouvre la mission de Pouss.

- 1931 : mort de Mbang Mati à Pouss.
- 1932 (jusqu'en 1968) : Miss Anna Aandahl soigne, enseigne, traduit la Bible (Mission fraternelle luthérienne de Pouss).
- 1936-1939 : mission Griaule.
- 1949-1950 : mission de Béguin, J.-P., Kalt, M., Leroy, J.-L., Louis, D., Macary, J., Pelloux, P., Péronne, H. N., élèves de la section architecturale de l'École supérieure des beaux-arts de Paris.
- 1951 : création d'une station de riziculture à Pouss (abandonnée en 1954).
- 1952 : ouverture de la première école publique.
- 1960 : indépendance du Cameroun. Ahmadou Ahidjo est président. Azaou Dogo (ami du président) deviendra le député inamovible de la région.
- 1965 : mort de Mbang Oumar successeur de Mbang Mati et nomination de Mohaman Mbang Oumar.
- 1968 : sécheresse et famine. Effondrement des activités piscicoles sur le Logone.
- 1972 : la mission catholique s'installe à Kaykay-Bourkoumandji.
- 1974 : Maga devient chef-lieu de sous-préfecture.
- 1979 : le barrage du lac de Maga est construit et les aménagements rizicoles se mettent en place pour devenir Semry II.
- 1980 : l'usine Semry II entre en fonction.
- 1982 : Paul Biya devient Président.
- 1985 : l'extrême nord du Cameroun est érigé en province avec Maroua comme chef-lieu.
- 1991 : le 7 avril, Mohaman Mb. Oumar meurt et, le 26 juin, Yaya Mb. Oumar lui succède comme sultan de Pouss.
- 1996 : Patrimoine Sans Frontières mène un chantier-école sur les cases obus à Mourla. Le 24 avril 1997 a eu lieu l'inauguration du premier ensemble de cases teleuk.
- 1998 (mars) : mort du député Azaou Dogo David. Que faire de Semry II ? désengagement des bailleurs de fonds.
- 2000 : Premier Festival culturel musgum à Maga, du 25 au 28 février.
- 2002 : Deuxième Festival culturel musgum à Kousseri.

BIBLIOGRAPHIE

Voyageurs

- Allégret, M., *Carnets du Congo, voyage avec Gide* [1927], Paris, Éditions du CNRS, coll. « Singulier-Pluriel », 1987.
- Barth, H., *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855*, trad. de l'allemand par P. Ithier, 4 vol., Paris, A. Bohné, Bruxelles, A. Lacroix, Van Meen et Cie, 1860-1861.
- Bruel, G., *Le cercle du Moyen-Logone*, Paris. publication du Comité de l'Afrique française, 1905.
- Brunache, P., *Le centre de l'Afrique : autour du Tchad*, Paris, Alcan, 1894.
- Burthe d'Annelet, lieut. Colonel de, *À travers l'Afrique française : Du Sénégal au Cameroun par les confins libyens et au Maroc en 1935 par les confins sahariens*, Paris, Firmin Didot, 2 vol., 1939.
- Delevoye, Enseigne de Vaisseau, *En Afrique Centrale (Niger-Bénoué-Tchad)*, Librairie H. Le Soudier, Paris, 1906.
- Denham (Major), Clapperton (Capitaine), Oudney (feu le Docteur), *Voyages et découvertes dans le nord et les parties centrales de l'Afrique, au travers du grand désert, jusqu'au 10° degré de latitude nord, et depuis Kouka, dans le Bornou, jusqu'à Sackatou, capitale de l'empire des Felatah*, exécutés pendant les années 1822, 1823 et 1824, traduit de l'anglais par Eyriès et de Larenaudière, Paris, Arthus Bertrand, 3 vol., 1926.
- Gide, A., *Le retour du Tchad*, Paris, Gallimard, 1928.

- Lenfant, E. (Commandant), *La grande route du Tchad*, Paris, Libr. Hachette et Cie, 1905.
- Macleod, O., *Chiefs and cities of Central Africa*, 1912.
- Monteil, P. L., *De Saint-Louis à Tripoli par le lac Tchad*, Paris, 1895, pp. 248-255.
- Nachtigal, G., « Voyage du Bornou au Baguirmi », in *Le Tour du Monde*, Paris, Hachette, 1880, pp. 337-416.
- Psichari, E., *Terres de soleil et de sommeil*, Paris, Louis Conard, 1946.
- Vogel, E., « Résumé historique de l'exploration faite dans l'Afrique centrale de 1853 à 1856 », *Nouvelles Annales des Voyages*, t. 4, 1858, pp. 5-64.
- Vogel, E. Dr., *Schilderung der Reisen und Entdeckungen des Dr. Eduard Vogel in Central-Afrika*, Leipzig, Verlag Von Otto Spamer, 1860.

Archives et administrateurs

- Devallée, « Le Baghirmi », *Bulletin de la Société de recherches congolaises* (Brazzaville), n° 7, 1925, pp. 3-76.
- Dühring, F. K., *Die Bevölkerung des Logones Bezirks in dem früheren deutschen Schutzgebiet Kamerun*, Mitt. Deutsch.Schutzg, 1925.
- Géo-Fournier, « La civilisation agonisante du Tchad, les Mousgous », *La Nature* (Paris), n° 2 918, 1^{er} décembre 1933, pp. 486-489.

- Giuntini, A., *L'influence de l'Islam dans la région du Logone et du Mayo Kebbi*, mémoire 998, Paris, Cheam.
- Hagen G. Von, *Einige notizen über die Musgu*, Baessler Archiv, vol. 2, 1912, pp. 117-122.
- Hagen G. Von, *Die Bana, einige Notizen über die Musgu*, Baessler Archiv, vol. 2, 1912, pp. 75-116.
- Kieffer Lt., « L'exploration du Logone », *Bulletin de la Société Géographique d'Alger*, 1902, pp. 86-111.
- Königs Lt., « Bongor et ses païens », *Bulletin colonial allemand*, n° 8, 15 avril 1909, p. 393.
- Kumm, H. K. W., *From Hausaland to Egypt*, Londres, 1910.
- Kund Lt., « Bericht über eine Bereisung der deutschfranzösischen Grenze zwischen Schari-Logone-Tuburi », *Mitt. Deutschen Schutzgebieten*, t. 19, 1906, pp. 1-30.
- Lanne, B., « La politique française à l'égard de l'islam au Tchad », in Magnant J.-P. (sous la direction de), *L'islam au Tchad*, Bordeaux, Cean, 1992, pp. 99-126.
- Le Diamaré, ses populations*, Archives de la sous-préfecture de Maroua, 1936.
- Lemoigne, J. (Capt.), *Les pays conquis du Cameroun Nord*, Yaoundé, Archives Ircam, 1918, multig.
- Mercier, E. (Capt.), « Le pays du Logone-Chari, la voie de la Bénoué », *Bulletin de la Société de Géographie et d'Études coloniales de Marseille*, 34 (4), 1912.

Mouchet, J. J., *Rapport de tournée (effectuée par l'Adjoint principal des services civils Mouchet) dans le canton de Yagoua en 1936, 1938*, multig.

Muller und Krause, *Die Muzukprache*, Vienne, 1886.

Rapport du 1^{er} janvier 1907, du Résident de Kousseri au Gouverneur Résident quant à l'expédition menée d'octobre à décembre 1906 contre le bandit musgum Zigila (167-178, n° 217).

Stieber (Von), *Rapport du Capitaine et Résident de Kousseri, Stieber, sur son voyage dans le territoire des Mousgous*, Yaoundé/ANY, 1904, multig.

Strümpell, K. (Von), «Die Geschichte Adamauas», *Mitt. der Geog. Ges. in Hamburg*, vol. xxvi, 1912.

Truchy, S-Lt., *Notes sur la subdivision de Musgum*, Fort-Lamy, Archives Affaires politiques du Tchad, 1917.

Vossart, J., «Notes sur les populations du district de Bongor (Mayo Kebbi)», in *Quelques populations de la République du Tchad*, Paris, Cheam, 1971, pp. 127-230.

Études intéressantes les Musgum

Bernard, A., «Anthropologie Fondamentale et Anthropologie Praticienne : les riziculteurs Masa du Nord-Cameroun», *Anthropologues avec les mains sales*, Paris, L'Harmattan, 1993.

Blache, J., Miton, F., Stauch, A., *Première contribution à la connaissance de la pêche dans le bassin hydrographique Logone-Chari-Tchad*, Paris, Mémoires Orstom n° 4, 1962.

Blache, J., *Les poissons du Tchad et du bassin adjacent du Mayo-Kebbi. Étude systématique et biologique*, Paris, Orstom, 1964.

Bikoi, A., «Les fonctions et la place des groupements de riziculteurs dans la gestion des périmètres de la Semry», *Les organisations paysannes et le développement de l'irrigation*, Montpellier, 1990.

Biographie de l'ex-député Azaa Dogo David, Pouss, 1994, multig.

Brunet-Jailly, J., «L'introduction de la riziculture irriguée en pays mousgoum», in *Revue de Géographie du Cameroun* (Yaoundé), vol. II, n° 2, 1981, pp. 77-96.

Cabot, J., Diziani, R., «Population du moyen Logone, Cameroun et Tchad», in *l'Homme d'outre-mer* (Paris), n° 1, Orstom, 1955.

Cabot, J., *Le bassin du Moyen Logone*, Paris, Orstom, 1965.

Champion, F., *Recherches sur l'organisation sociale des Massa (région de Koumi)*, Paris, thèse de 3^e cycle, univ. R. Descartes, 1977, multig.

Cornec, N., *Systèmes commerciaux et ressources alimentaires, étude du marché de Pouss*, Semry II, Maga, rapport de stage, université de Paris V, 1991, multig.

Eguchi, P.K., «A brief account of the life of Zigla according to Musgum tradition», *B.N.M.E.*, vol. 3, n° 3, 1978, pp. 595-603.

Est, D. van, *Sitting on the bench of the Logone river. Organising practices as local organisation of fish-resources among Mousgoum*, Leiden, CML, 1993.

Fotius, G., *Étude phyto-sociologique du triangle Fort-Lamy/Bouso/Laï*, Fort-Lamy, Orstom, 1973.

Garine, I. (de), *Les Massa du Cameroun, vie économique et sociale*, Paris, Presses universitaires de France, 1964.

Garine, I. (de), «Contribution à l'histoire du Mayo Danaye (Massa, Toupouri, Moussey et Mousgoum)», in Tardits, C. (sous la direction de), *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun* (1973), Paris, Éditions du CNRS, 1981, pp. 171-186.

Gaston, A., Fotius, G., *Lexique des noms vernaculaires de plantes du Tchad*, tome 1, *Noms scientifiques / noms vernaculaires*, Paris, Éditions de l'Orstom, 1971.

Goodhue, D., *The Mousgoum of Pouss*, Pouss, Peace Corps Volunteer, 1995.

Guernier, E., Froment-Guiresse, G., Briat, R., *Cameroun-Togo (Vol. X de l'Encyclopédie de l'Afrique française)*, Paris, Union française, 1951.

Harkes, I., *Abana : fishery and frictions. The organisation of the fishery in the depressions of the Waza-Logone floodplain, North-Cameroun*, Maroua, Antenne de l'université de Dschang, Center of Environmental Studies and Development, 1993.

Jeannin, A., «Les mammifères sauvages du Cameroun», *Encyclopédie biologique*, Paris, 1936.

Lanne, B., «Les populations du sud du Tchad», *Revue Française d'Études politiques africaines*, n° 163-164, 1979, pp. 41-81.

Lebeuf, A. M. D., *Les populations du Tchad (nord du 10^e parallèle)*, Paris, Presses universitaires de France, 1959.

Lembezat, B., *Les populations païennes du Nord-Cameroun et de l'Adamaoua*, Paris, Presses universitaires de France, 1961.

Marliac, A., *Recherches ethno-archéologiques au Damaré, Cameroun septentrional*, Paris, Éditions de l'Orstom, 1982.

Marliac, A., *Le post-néolithique en région sahélo-soudanienne, l'exemple du Cameroun*, thèse de doctorat, Université Paris I, 1990, multig.

Marynczak, A., Cornec, N., *La situation d'un responsable de groupement de producteurs riziocoles au sein de la société traditionnelle masa*, Universités de Paris V et Montpellier III, 1989.

Marynczak, A., *Histoire de peuplement : haro sur le modèle migrationniste ? L'exemple des Munjuk*, DEA d'Anthropologie, Paris V R. Descartes, 1992, multig.

Mohammadou, E., *Les Feroobe du Damaré, Maroua et Pette*, Niamey, CRDTO, 1970.

Mohammadou, E., *Le royaume du Wandala ou Mandara au XIX^e siècle*, Bamenda, Onarest/Ish, 1975.

Monod, T., *L'industrie des pêches au Cameroun*, Paris, Société d'Études géographiques, maritimes et coloniales, 1928.

Pahai, J., *Les paysans massa du Nord-Cameroun*, Université de Yaoundé, thèse de 3^e cycle de géographie, 1989, multig.

Paques, V., *Le roi pêcheur et le roi chasseur*, Travaux de l'Institut d'Anthropologie de Strasbourg, 1977.

Plumey, Y., *Mission Tchad-Cameroun (documents, souvenirs, visages)*, Paris, Éditions Oblates, 1990.

Roupsard, M., «Production riziocole», in Seignobos, C., Iyébi-Mandjek, O., *Atlas de la Province Extrême-Nord Cameroun*, Paris, IRD-INC, 2000, pp. 94-97.

Seignobos, C., Tourneau, H., «Notes sur les Baldamu et leur langue (Nord-Cameroun)», *Africana Marburgensia*, xvii/1, 1984, pp. 13-30.

Seignobos, C., «Les Mbara et autres gens du fer et de la muraille dans l'interfluve Chari-Logone», in *Les Mbara et leur langue (Tchad)*, avec Tourneau, H. et Lafarge, F., Paris, Selaf, 1986, pp. 14-118.

Seignobos, C., *La situation des « planteurs » de Semry II en août 1987, proposition de remembrement*, Maga, Semry, 1987.

Seignobos, C., «Quelques données historiques sur les Musgum», Maga, Semry, in *La situation des « planteurs » de Semry II en août 1987*, Semry, 1987.

Seignobos, C., «Les Murgur ou l'identification ethnique par la forge (Nord-Cameroun)», in *Forge et Forgerons* (Actes du IV^e colloque Mega-Tchad, CNRS/ORSTOM, Paris, du 14 au 16 septembre 1988), Paris, Éditions de l'Orstom, coll. «Colloques et Séminaires», 1991, pp. 42-225.

Seignobos, C., «Les poneys du Logone à l'Adamaoua, du XVII^e siècle à nos jours», in *cavalière dell'Africa*, Milan, Centro studi Archeologia Africana, 1995, pp. 233-253.

Seignobos, C., «Taurins du Cameroun, une extinction annoncée ?», in Seignobos, C., Thys, E. (sous la direction de), *Des taurins et des hommes, Cameroun, Nigeria*, Paris, Éditions de l'Orstom, 1998, pp. 351-384.

Seignobos, C., Iyébi-Mandjek, O., *Atlas de la Province Extrême-Nord Cameroun*, Paris, IRD-INC, 2000.

Seignobos, C., Raugel, B., «La pêche dans le lac de Maga», in *Atlas de la Province Extrême-Nord Cameroun*, Paris, IRD-INC, 2000, pp. 124-127, .

Seignobos, C., Abdouraman Nassourou, «Religions», in *Atlas de la Province Extrême-Nord Cameroun*, IRD-INC, 2000, pp. 145-150.

Seignobos, C., Tourneau, H., *Le Nord-Cameroun à travers ses mots (province de l'Extrême-Nord), glossaire des termes anciens et modernes relatifs à la région*, Paris, IRD, 2001.

Sira, L., *La contribution des mass media dans la restauration de l'identité culturelle et le développement des peuples : l'exemple de CRTV - Maroua et la réhabilitation des cases obus (teuleuk) des Musgum du Nord-Cameroun*, Yaoundé, DSS TIC/Univ. de Yaoundé II Soa, 1998.

Stauch, A., *Organisation coutumière de la pêche dans le bassin tchadien*, Garoua, Inspection forestière du Nord, 1960.

Thomas, J., *La pêche chez les Massa et les Kotoko du Logone*, Togo-Cameroun, pp. 161-164, 1932.

Tourneau, H., «Une langue tchadique disparue : le muskum», *Africana Marburgensia*, x, 2, 1977, pp. 13-34.

Tourneau, H., *Devinettes vloum*, Annales de l'Université du Tchad, série Lettres, langues vivantes et sciences humaines n° 7, N'Djaména, 1977.

Tourneau, H., «Les dialectes du musgu (Tchad-Cameroun)», in Guarisma, G., Platiel, S. (sous la direction de), *Dialectologie et comparatisme en Afrique Noire*, Paris, Selaf, 1980, pp. 229-246.

Tourneau, H., «Les emprunts en Musgu», in Wolff, E., Meyer-Baalburg, H. (eds), *Studies in chadic and afroasiatic linguistics*, Hamburg, H. Buske Verlag, 1983, pp. 441-477.

Tourneau, H., «Le protoptère et le déluge», in *Le milieu et les hommes. Recherches comparatives et historiques dans le bassin du lac Tchad*, 2^e colloque Mega-Tchad, 3-4 octobre 1985, Paris, Éditions de l'Orstom, coll. «Colloques et Séminaires», 1988, pp. 127-135.

Tourneau, H., Hamat, P., *Lexique pratique du munjuk des rizières : dialecte de Pouss*, Paris, Gauthier-Orstom, 1991.

Urvoy, Y., *Histoire de l'Empire du Bornou*, Paris, Librairie Larose, mémoires de l'Ifan, 1949.

Architecture, cases obus et autres architectures de terre

Béguin, J.-P., Kalt, M., Leroy, J.-L., Louis, D., Macary, J., Pelloux, P., Péronne, H. N., *L'habitat au Cameroun (présentation des principaux types d'habitat. Essai d'adaptation aux problèmes actuels)*, Paris, Orstom et Éditions de l'Union française, 1952.

Decorse, J. (Dr.), «L'habitation et le village au Congo et au Chari», *L'anthropologie* (Paris), t. xvi, Librairie de l'Académie de Médecine, 1905, pp. 639-656.

Denyer, S., *African Traditional Architecture. An historical and geographical perspective*, Londres, Heinemann, 1978.

Dmochowski, Z. R., *Northern Nigeria : An introduction to Nigerian traditional architecture*, vol. 1, Londres, Ethnographica (in association with) the National Commission for museums and monuments, 1990.

Gardi, R., *Maisons africaines, l'art traditionnel de bâtir en Afrique occidentale*, Paris, Bruxelles, Elsevier Séquoia, 1974.

Goodhue, D. E., *The Social and Ecological Aspects of change Affecting the Musgum Domed House in Pouss, Cameroon*, Peace Corps Volunteer, 1998.

Greniers villageois, Musée national du Tchad, ministère de l'Information et de la Culture, ministère de l'Agriculture, N'Djaména, plaquette de l'exposition de juin 1992 à septembre 1994.

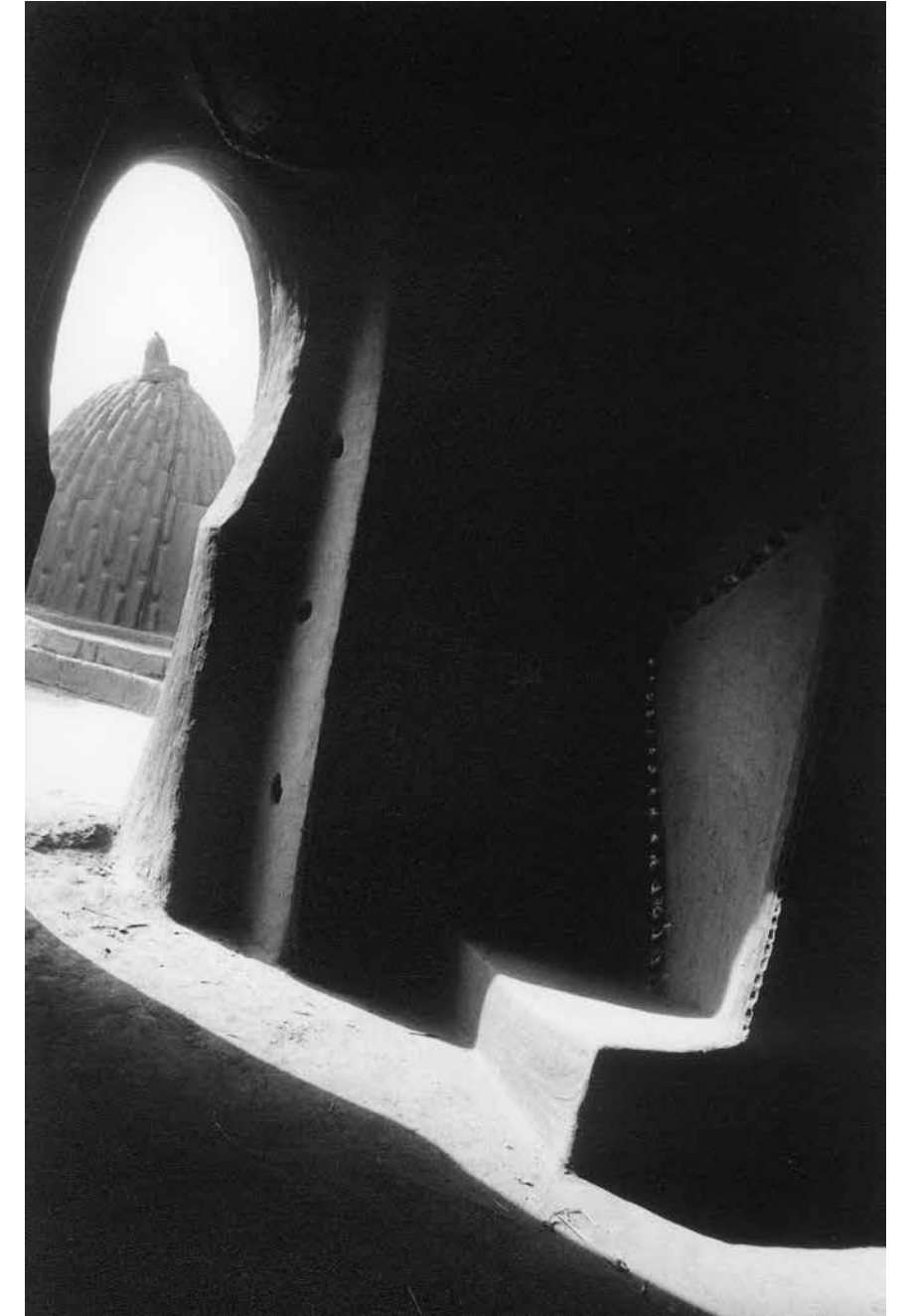
Habitat traditionnel, Musée national du Tchad, ministère de la Culture, de la Jeunesse et des Sports, plaquette de l'exposition du 11 juin au 31 juillet 1990., N'Djaména, 1990.

Habitat Traditionnel au Cameroun, Centre culturel français de Douala, . Soullillou, J. (sous la direction de), Douala, RCD, 1982.

Houben, H., Guillaud, H., *Traité de construction en terre*, Marseille, Parenthèses, 1989.

Labouret, H., «Afrique occidentale et équatoriale», in Bernard A. (sous la direction de), *L'habitat indigène dans les possessions françaises*, Paris, Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1931, pp. 23-43.

- Mester, C., Parajd, L., *Regards sur l'habitat traditionnel au Niger*, Nonette, Créer, «Les cahiers de construction traditionnelle», 1988.
- Mohaman, H., Perrois, L., *Cameroun, art et architecture* (exposition au Musée national des Arts africains et océaniques, 4 novembre 1988 - 13 février 1989), Paris, Adeiao, 1989.
- Moulinard, Méd. Com., «Essai sur l'habitat indigène dans la colonie du Tchad», *Journal de la Société des africanistes* (Paris), t. xvii, 1947, pp. 7-18.
- Nelson, S., « Writing Architecture, the Mousgoum Tòlèk and Culturel self, Fashioning at the New Fin de Siècle », *African Arts*, 2001, pp. 38-93.
- Pecquet, L., *Le banko de l'autre, bâtir les murs d'un ensemble d'habitation en pays lyela (Burkina Faso)*, thèse de doctorat, Paris I Panthéon-Sorbonne, Paris, 1998, 2 vol., multig.
- Seignobos, C., «Du cercle au carré, l'évolution de l'habitat au Tchad», in *Les Cahiers d'Outre-Mer* (Bordeaux), n° 95, 1971, pp. 294-324.
- Seignobos, C., *Les habitations traditionnelles du Nord-Cameroun et leurs types d'évolutions*, thèse de doctorat, université de Lyon, 1973, multig.
- Seignobos, C., *Habitat traditionnel dans le Nord-Cameroun (établissements humains et environnement socio-culturel)*, Paris, Unesco, 1977.
- Seignobos, C., «Les briques cuites du Chari», in *Mélanges en hommage à R. Mauny, 2000 ans d'histoire africaine, le sol, la parole et l'écrit*, Paris, Société française d'Histoire d'Outre-Mer, t. 1, 1981, pp. 265-279.
- Seignobos, C., *Nord-Cameroun, montagnes et hautes terres*, Roquevaire, Parenthèses, collection «Architectures traditionnelles», 1982.
- Seignobos, C., « Architectures africaines et muséographie », in *Mission de préfiguration du musée des Arts et des Civilisations, quai Branly, Paris*, sous la direction de G. Viatte et M. Godelier, Paris, 28 octobre 1998 - 16 avril 1999, multig.
- De feuilles et de terre*, film 45 mm, 52 mn, Mohaman, H., Théron, D., Seignobos, C., Arte-Unesco-Orstom, Orstom-audiovisuel, 1989.



Photographie Jacques-Yves Gucia